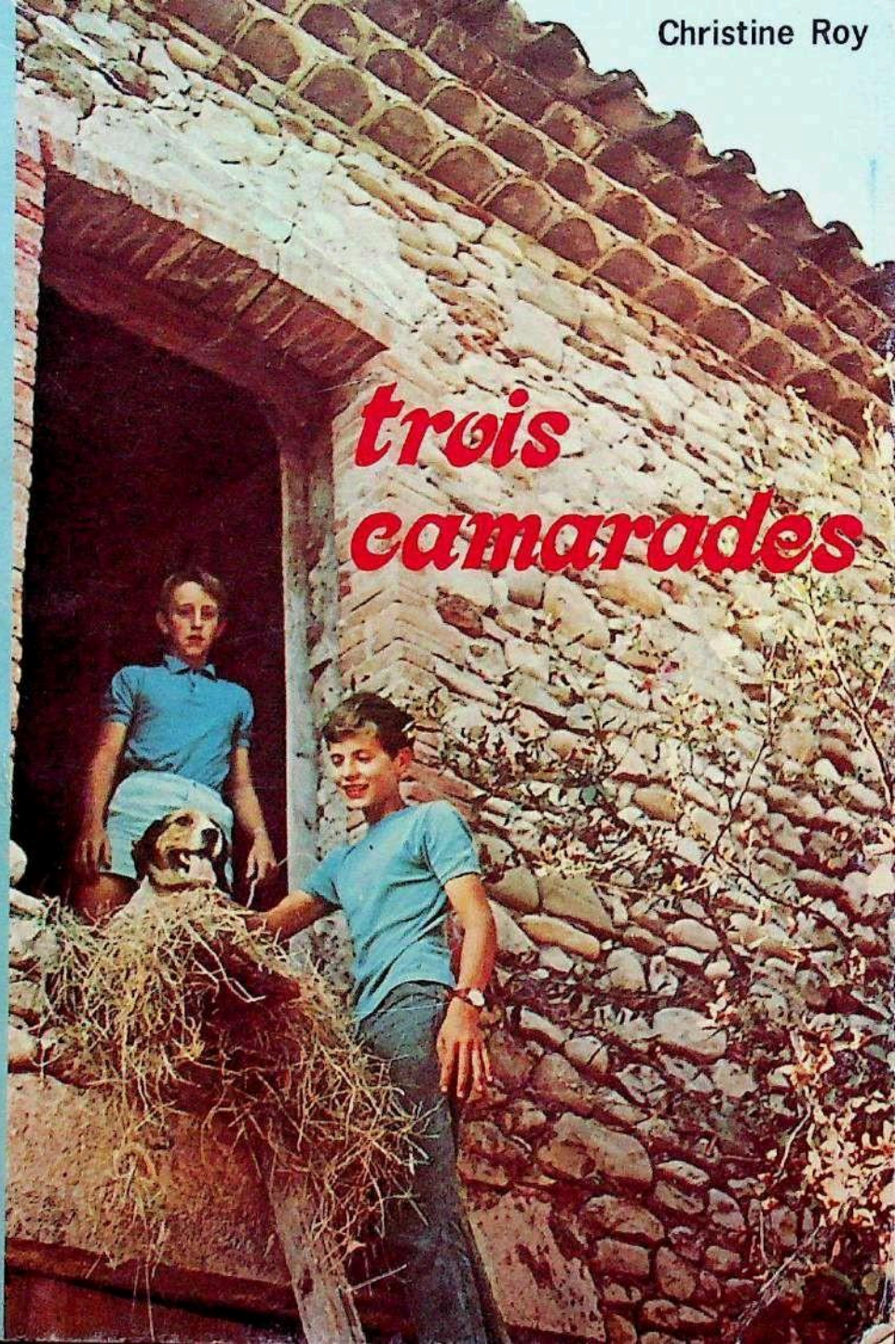


Christine Roy

trois camarades



Du même auteur :

Au pays du soleil

Les hérétiques de la Dubrava

Christine Roy

trois camarades

Récit Slovaque

Suite de « AU PAYS DU SOLEIL »



LA CROISADE DU LIVRE CHRETIEN
26160 — La Bégude de Mazenc France

© *La Croisade du Livre Chrétien*, 1973.

Tous droits de reproduction, de traduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.

I

Il n'y avait certainement pas dans le vaste monde trois camarades plus tendrement unis que Pierre, André et Fidèle.

Ils étaient orphelins, tous les trois, et, jusqu'alors, la destinée les avait assez malmenés. Les parents de Pierre avaient succombé, presque ensemble, à une fièvre maligne et l'enfant avait été mis en nourrice jusqu'au moment où il fut recueilli par un parent éloigné de son père. Depuis qu'il habitait chez l'oncle Filina, dans son chalet de pâtre, perdu au milieu des prairies du domaine de Gemersky, le pauvre Pierre ne pouvait assez se féliciter de son sort.

André, lui, portait un nom bien connu dans le pays ; il était de par sa naissance André de Gemersky. L'enfant avait été confié au vieux pâtre sur ordre du médecin, pour se fortifier au bon air des montagnes et au régime du fromage de brebis et du petit-lait. Il avait un père, mais c'était comme si ce père n'existait pas ; en tout cas, l'enfant n'en gardait aucun souvenir. Il

n'avait d'ailleurs que deux ans lorsque ses parents s'étaient définitivement séparés. C'était sa mère qui avait pris André avec elle, mais bientôt, après avoir placé l'enfant en garde dans une famille, elle était repartie dans le monde. On disait que c'était une cantatrice de talent et qu'on accourait de loin pour l'entendre chanter. André se rappelait seulement qu'à l'une de ses visites, sa mère lui avait apporté une grande boîte de bonbons, un cheval à bascule, une trompette et bien d'autres choses encore qui l'avaient ravi. Ensuite, il ne l'avait plus revue et ne la reverrait sans doute jamais. Les gens chez lesquels il demeurait lui avaient dit que d'après l'issue du procès, il n'appartenait plus désormais à sa mère mais seulement à son père. L'enfant étant revenu au château de Gemersky le médecin avait pris la résolution de l'envoyer à l'alpage. Le petit André n'était plus alors qu'un lumignon, prêt à s'éteindre. De son père, il ne savait pas grand-chose, si ce n'est qu'il était parti bien loin, et lui avait donné une nouvelle maman et deux petits frères. André se trouvait donc, tout compte fait, aussi orphelin que Pierre.

Le chien Fidèle non plus n'avait pas connu sa mère. La pauvre bête était morte, déchirée par un sanglier, alors qu'il était encore un jeune chiot marchant à peine. Il n'y avait donc rien d'étonnant à ce que tous les trois fussent étroitement unis.

Pour André, une petite construction avait été adossée au chalet, car tous les pâturages appartenaient à son père et Filina en avait la surveillance. Dans la pièce construite pour l'enfant, se trouvait, à côté de son lit, un autre lit destiné au docteur lorsqu'il venait le voir. Mais André, se trouvant là trop seul, préférait aller dormir avec Pierre dans la grange. Fidèle, qui ne

pouvait grimper à l'échelle, se couchait en dessous et montait ainsi la garde auprès de ses deux amis.

L'oncle Filina était un homme de très haute stature ; son visage, prématurément vieilli, était sévère, ses dents régulières et d'une blancheur éblouissante, ses cheveux à peine grisonnants. Seuls, ses épais sourcils étaient parsemés de fils d'argent et, lorsqu'il les fronçait au-dessus du sombre regard d'aigle, qui savait voir si loin, c'était comme un nuage assombrissant soudain les montagnes. Et ce nuage annonçant l'orage était redouté par tous, non seulement par les deux petits garçons, mais aussi par tous les pâtres et même par les troupeaux et leurs gardiens à quatre pattes. L'oncle Filina ne se fâchait pas souvent, mais gare quand il le faisait ! Même à André, le fils de son maître, il ne laissait rien passer. L'enfant n'avait pas été habitué à obéir. Filina se chargea de cet apprentissage difficile et cela sans élever la voix pour gronder, ni lever la main sur lui. Lorsque le docteur l'avait amené, il avait dit au vieux berger : « Cet enfant doit manger du pain noir et boire du lait bourru. Cela lui semblera dur, car il est habitué à une chère délicate. Il doit se laver à l'eau froide bien qu'il en ait horreur. Ne tenez pas compte de ce qu'il est un Gemersky. Sa santé passe avant tout. »

— Je me tirerai bien d'affaire avec ce garçon, avait opiné Filina en fronçant le sourcil, et il y avait réussi. Dès les premiers jours, André ne s'était pas senti de force à résister à un homme aussi imposant et, maintenant encore, il n'y songeait même pas. Pourtant, les deux garçons étaient très attachés à l'oncle Filina. Dans la journée, il ne semblait pas se soucier d'eux ; mais, quand le soir arrivait et qu'ils rentraient avec les troupeaux, il les faisait asseoir auprès de lui devant la

porte du chalet. Là, dans le merveilleux cadre de page, ils lui racontaient tout ce qu'ils avaient fait.

Tandis que les garçons étaient assis, l'un à droite, l'autre à gauche du berger, Fidèle venait appuyer sa tête sur les genoux de son maître et le regardait d'un air de chien qui se confie. Ses yeux comme s'il voulait, lui aussi, rendre compte de sa conduite. C'était d'ailleurs un joyeux luron. Il savait de le regarder pour voir qu'il manquait d'expérience, et, bien souvent, sa fourrure ébouriffée révélait qu'il avait voulu se mesurer sottement avec Belko et Zola, les deux vieux chiens du troupeau.

La première fois que l'oncle avait trouvé André caché auprès de Pierre, dans la grange, il avait relevé les sourcils d'un air étonné, et les petits s'étaient empressés de le mandé, avec frayeur, ce qui allait se passer. Mais il n'était rien passé du tout.

— Va donc chercher, dans ta chambre, ton drap, ta couverture, avait dit Filina.

Depuis lors, les deux garçons dormaient toujours côte à côte, sur le foin odorant.

II

C'était un dimanche après-midi. Un silence impressionnant régnait dans les bois que parcouraient ensemble les deux camarades. Ils étaient vêtus de leurs plus beaux habits, car l'oncle Filina n'aurait pas supporté que le dimanche passât inaperçu. Tous ceux qui le pouvaient devaient se rendre à l'église de la ville voisine, bien que celle-ci fût éloignée de deux bonnes heures de marche. Lui-même n'y allait que rarement, n'étant plus capable de franchir facilement une aussi grande distance depuis qu'un tronc d'arbre s'était abattu sur lui, le blessant à la jambe et provoquant des douleurs qui revenaient souvent le tourmenter.

Ce jour-là, pourtant, il s'était rendu au service dominical. Son absence pesait aux deux garçons et il leur tardait de le voir revenir. Aussi descendaient-ils pleins d'entrain à sa rencontre. Il leur avait dit d'apprendre par cœur l'évangile du jour et, tout en marchant, les deux enfants se le récitaient l'un à l'autre. Tout à coup, Pierre s'arrêta et saisit le bras de son camarade, désignant d'un mouvement de menton l'oncle Filina assis sur un tronc d'arbre et la tête enfouie dans ses mains.

— N'allons pas le trouver, dit Pierre à mi-voix, il paraît tellement malheureux !

— En effet, acquiesça André. Mais peut-être sera-t-il content de nous voir ?

Des brindilles craquèrent sous leur pieds et l'oncle Filina perçut ce léger bruit.

Il releva la tête et reconnut les enfants qui s'étaient arrêtés, interloqués.

— Où allez-vous ? demanda-t-il.

— Nous venons à votre rencontre, répondirent-ils en s'avançant.

— Vraiment ! Et pourquoi ?

La voix, habituellement rude, résonnait avec une douceur inusitée.

— Parce que nous étions en souci pour vous, dit timidement André en se laissant tomber, ainsi que son camarade, sur la mousse, aux pieds du vieux pâtre. Pourquoi avez-vous l'air si triste, oncle Filina ?

Comment André avait-il osé poser une pareille question ? Pierre le regarda avec effroi. Si l'oncle allait se fâcher ? Mais celui-ci caressa la tête blonde sur laquelle les rayons de soleil mettaient comme une auréole.

— Tu as deviné que j'étais triste. C'est vrai, mon enfant. Vous avez bien fait de venir à ma rencontre. Pendant que je me repose encore un peu, récitez-moi l'évangile que vous avez appris et je verrai si vous le savez bien.

L'un après l'autre, les deux garçons récitèrent l'histoire du mauvais riche et du pauvre Lazare.

— Dites-moi donc, oncle, pourquoi l'homme riche n'est-il pas venu en aide au pauvre Lazare ? se risqua à demander Pierre.

— Pourquoi ? Parce que son cœur était de pierre. Son chien était meilleur que lui. Rappelez-vous cela, enfants, et ne faites jamais le moindre mal à un petit

oiseau ou à n'importe quelle bête. Elles sont toutes meilleures que nous. Allons, venez maintenant.

L'oncle prit André par la main, donna son gros cantique à porter à Pierre, et c'est ainsi qu'ils traversèrent les bois pour rentrer à la maison. Du fond de la vallée montait le tintement des clochettes du troupeau, accompagné parfois des aboiements brefs de Belko ou des grognements irrités de Zara. Bientôt le son d'une flûte s'éleva, préludant à la chanson slovaque que chantait Stévo, le plus jeune des pâtres :

*Ne bouge pas, mon aimée.
Que personne ne me voie chez toi.
Si quelqu'un me trouve ici,
Il me prendra mon chapeau et ma musette,
Mon chapeau avec sa plume,
Mon manteau et sa fleurette.
Et puis, ma bien-aimée, ils te prendront aussi.
Et sans toi, que deviendrai-je ? . . .*

A travers la montagne, la flûte semblait pleurer et, revenant comme un écho des rochers, les dernières paroles se répétaient tristement : « Sans toi, sans toi, que deviendrai-je ? . . . » Cette chanson plaisait beaucoup aux deux garçons, mais en l'écoutant, l'oncle Filina baissa de nouveau la tête, comme écrasé par un pesant fardeau.

Lorsqu'ils eurent dîné ensemble, ils s'assirent, comme d'habitude, devant le chalet : l'oncle sur un tronc d'arbre qui servait de banc, les enfants, à ses pieds. Ils s'interrogeaient du regard, se demandant s'ils oseraient réclamer une histoire à l'oncle Filina. Il en racontait de si belles quand il était de bonne humeur !

— Je vous en prie, oncle, voudriez-vous nous raconter quelque chose, demanda enfin André, d'un ton suppliant qu'il était difficile de résister.

Filina sembla sortir d'une sombre méditation et regarda un long moment les beaux yeux implorants levés vers lui. Puis il soupira profondément.

— Vous m'avez demandé, enfants, la cause de ma tristesse. Voulez-vous que je vous l'apprenne ? C'est vraiment une histoire, une bien triste histoire dont le souvenir me poursuit nuit et jour.

— Oh ! oui, racontez-la, s'écrièrent les garçons très intéressés. Et Fidèle, qui se mêlait toujours à tout, se mit à japper et posa ensuite son museau sur le genou de son maître.

— J'étais, il y a bien des années, commença oncle Filina, un garçon comme vous. Ce que je vais vous raconter, je n'en ai jamais parlé à personne. Mais il est bon que vous sachiez comment vous conduire pour ne pas irriter le Seigneur contre vous.

Il s'arrêta un instant. Les garçons, haletants, attendaient la suite.

— Quand j'avais cinq ans, reprit le berger, ma mère mourut et, peu après mon père se remaria. La jeune veuve qu'il amena à la maison était douce et gentille, elle avait un fils, de son premier mariage, qui s'appela Yvan. Quand je te regarde, André, je crois le revoir quand il vint chez nous, pour la première fois. Il était vêtu du petit manteau slovaque et portait le chapeau rond duquel pendaient de longs rubans. Sa chemise blanche, brodée de soies multicolores et son large pantalon l'habillaient très gentiment. Il était si joli et mignon que je le pris en grande affection, moi qui n'avais jamais connu de frère. J'étais le plus jeune de

famille et mes parents avaient perdu tous leurs autres enfants. Vous vous aimez bien tous les deux et vous me rappelez combien j'étais attaché à Yvan, bien plus, certainement, qu'on ne l'est quelquefois à un véritable frère. Nous étions du même âge mais j'étais robuste alors qu'il était délicat ; j'étais violent et il était doux ; j'étais laid, lui était charmant. Nos parents étaient heureux de voir à quel point nous nous aimions ; ils savaient qu'Yvan ne risquait rien quand il était sous ma garde et que d'autre part, son influence était des plus salutaires sur mon propre caractère.

Oh ! s'il avait toujours pu en être ainsi ! . . . Mais un proverbe dit avec raison que ce que le diable ne peut faire lui-même, il le fait faire par une vieille femme. Et, en effet, il en envoya une vers nous. C'était une cousine de mon père et ta propre aïeule, Pierre. Elle vint un jour à la maison et, me prenant à part, elle me demanda si j'aimais ma seconde mère ; puis elle me plaignit, m'appelait « pauvre orphelin » et m'expliqua enfin qu'en perdant ma mère, j'avais aussi perdu l'affection de mon père qui me préférait maintenant Yvan. Tant et si bien que lorsque cette femme partit, elle emporta avec elle mon amour pour Yvan. Comme j'étais assez indiscipliné, mon père agissait sagement en me punissant et il ne pouvait punir Yvan, toujours obéissant et bien disposé. Dès lors, je pensais aux paroles de la cousine, toutes les fois que je subissais une punition ; et je finis par me persuader que mon père ne m'aimait plus et que sa femme l'excitait contre moi. Il n'en était rien, car c'était une femme juste et bonne qui n'aurait pas voulu me faire le moindre tort. Tout au contraire, elle prenait souvent ma défense. Mais la jalousie m'avait submergé et elle grandit en moi jusqu'au jour où

nous atteignîmes l'âge que vous avez aujourd'hui. C'est maintenant que je vais vous raconter le souvenir freux qui empoisonne toute ma vie.

L'oncle désigna une colline qui s'élevait à quelque distance.

— Voyez-vous cette hauteur ?

Les enfants acquiescèrent.

— C'est derrière cette colline que nous habitions autrefois. Et voyez là, vers l'endroit où le soleil se couche... Sur cette pente habitaient des tisserands auxquels tous les gens de la contrée apportaient leur laine à filer. Pour atteindre cette maison, il y avait deux chemins. L'un passait à travers des rochers escarpés, l'autre traversait la vallée et il était plus facile, mais non sans danger, car il traversait un marais profond. De ce marais émergeaient des blocs de pierre, recouverts de mousse et, quand on connaissait parfaitement le chemin, qu'il était adroit et leste, on pouvait traverser sans danger le passage dangereux.

Nos parents nous envoyèrent un jour porter de la laine aux tisserands. En allant, nous étions passés par le chemin rocailleux, comme on nous l'avait recommandé. Mais, comme nous sortions de la maison, Yvan me tendit une pomme que la femme du tisserand venait de lui donner en me faisant remarquer qu'il en avait encore une dans sa poche, que notre mère y avait planté. Moi, je n'avais reçu aucune pomme, car j'avais quitté la maison sans saluer personne. En voyant que la femme du tisserand ne m'avait rien donné non plus, je me sentis envahi par une violente colère et je jetai la pomme loin de moi, bien près d'éclater en sanglots. Cidément, la cousine avait dit vrai : personne ne se souciait de moi, ni à la maison, ni ailleurs. C'était Y

que tout le monde aimait et il en serait toujours ainsi. J'ai entendu dire que le diable se promenait sur la terre et qu'il venait murmurer ses abominables suggestions à nos oreilles. Je suis certain que c'est bien lui qui vint me souffler, ce jour-là, une pensée horrible. Comme nous nous mettions en marche, je dis à Yvan :

— Ne passons pas par la montagne. Le chemin est trop mauvais. Prenons plutôt le sentier du vallon.

— Mais maman a recommandé que nous passions par les rochers, s'écria Yvan et le père nous a encore crié de la cour : « Surtout, ne passez pas par les prés ! »

Malgré cela, en arrivant au carrefour, c'est sur le chemin du vallon que nous nous engageâmes. Je m'étais plaint d'avoir marché sur une épine et de souffrir du pied. Ce mensonge avait tout de suite convaincu Yvan de la nécessité de choisir le sentier le plus facile. La marche était agréable sur un épais tapis de mousse et tout alla bien jusqu'aux abords du marais.

— Vois-tu, il te faut sauter de rocher en rocher, comme je le fais, dis-je, en m'élançant en avant. Yvan se hâta de me suivre et arriva tout près du bord. Il n'y avait plus qu'une grande enjambée à faire. Je pouvais la faire facilement mais je savais qu'Yvan ne pourrait sauter jusque-là. Quelques grosses touffes d'herbe surnageaient à la surface du marais ; je lui criai de s'en servir pour gagner le rocher mais quand il eut atteint la troisième touffe, celle-ci enfonça sous ses pas et il retourna vivement en arrière.

— Reste tranquille, lui criai-je, je vais appeler le garde forestier qui habite tout près d'ici. Il viendra t'aider.

Tout en parlant, je partis en courant, mais pas du tout dans la direction de la maison du garde.

— Pierre, mon petit Pierre, ne t'en va pas ! s
Yvan et aussitôt après, je l'entendis qui criait
voix déchirante : « Maman ! Maman ! »

Ce cri a résonné, jour et nuit, à mes oreilles,
vers les années ; je l'entends encore et l'entend
crois, jusqu'à ma mort. J'étais tout jeune alors et
tant combien déjà était grande la dureté de mon

— Il a dû se noyer, pensais-je. Ainsi personne
donnera plus de pommes et c'est moi qu'on aime
sormais à sa place.

Aucun criminel, même le plus endurci, ne peut
des sentiments plus mauvais que ceux qui se pres
en moi. Je courais de plus en plus fort, à trav
montagne, perdant le souffle, me meurtrissant les
la rage au cœur, semblable à Caïn lorsqu'il s'en
loin de Dieu après le meurtre de son frère. A m
que le temps passait, une pensée douloureuse m
hissait, car la même voix qui avait tout à l'heure
muré à mon oreille : « Fais-le tomber dans le ma
chuchotait maintenant, près de moi : « Tu ne peu
trer à la maison. Que répondras-tu si on te dema
qu'est devenu Yvan ? ». Epuisé par ma longue c
je finis par me jeter à terre et je pleurai longtem
amèrement jusqu'à ce que, vaincu par la fatigue,
fusse endormi. A l'aube, des bûcherons me trou
là, me chargèrent tout endormi sur leur char
ramenèrent à la maison. J'arrivai chez nous sans
entièrement repris connaissance, de sorte que je
rappelais plus bien ce qui s'était passé la veille.
traï en courant dans la maison et ouvris la por
notre chambre. Le soleil l'inondait, éclairant d
rayons le lit de mon père et . . .

L'oncle Filina s'arrêta, les yeux pleins de larm

— Et alors ? . . . Qu'est-ce-qu'il y avait ? interrogèrent les deux garçons, si émus eux-mêmes que les pleurs coulaient sur leur visage.

— Là, sur le lit, dans la lumière dorée du soleil, notre petit Yvan était étendu et dormait comme un ange. Sa mère était assise près du lit. A cette vue, mes oreilles se mirent à bourdonner, un nuage passa devant mes yeux et si mon père ne s'était élancé pour me retenir, je serais tombé à terre. Mon évanouissement dura très longtemps.

— Il n'était donc pas mort ? s'écrièrent joyeusement les deux garçons. Il n'était pas tombé dans la vase ?

— Si, mes enfants, il y était tombé, et personne n'aurait pu l'en sortir. Mais nous avons un gros chien, appelé Belko, qui nous suivait toujours, comme Fidèle vous suit. Ce jour-là, nous l'avions laissé à la maison, mais il nous avait suivi à la trace. C'est Dieu qui permit qu'il arrivât au marais juste à l'instant où Yvan, perdant l'équilibre sur la grosse pierre, tomba dans la vase. Belko l'avait saisi par les cheveux et ramené vers le bord, puis il avait jappé désespérément jusqu'à ce que le garde forestier fût alarmé. Cet homme avait promptement saisi l'enfant, l'avait ranimé, et, après l'avoir nettoyé au ruisseau voisin, il l'avait ramené à la maison.

J'étais angoissé à la pensée du châtiment qui m'attendait. Mais rien ne vint. La mère m'embrassa tendrement, m'apporta vite à déjeuner et je compris que mes parents avaient été en grand souci à mon sujet, s'étant imaginé que j'étais noyé. Je pus donc me rendre compte à quel point ils m'aimaient tous les deux. Je n'en ressentis pourtant aucune joie, craignant à chaque instant que ma conduite ne se découvrit et que fussent mis à

jour les sentiments affreux qui l'avaient inspirée. tenant mes parents sont dans l'éternité. Ils savent mais ils ne peuvent plus rien pour moi, car après la mort il n'y a plus de pardon. Yvan ne m'a jamais excusé et, à cause de cela, je l'aimais comme par le passé. Seulement, le sentiment que je ne méritais plus la perfection des miens assombrissait mon cœur.

Je ne pouvais supporter la vue de Belko qui me regardait sans cesse qu'un chien avait tout fait pour sauver celui pour lequel, moi, je n'avais eu aucune pitié. Yvan n'a pas été noyé ce jour-là, Yvan a quand même traversé la terre et Dieu reste irrité contre le pécheur qui se repent. Et maintenant, enfants, allez vous coucher.

Bien que les garçons eussent encore bien des questions à poser, ils obéirent et dirent docilement : « Bonne nuit ». Mais une fois dans la grange, ils parlèrent longtemps d'Yvan, de sa chute dans le marais et du sauvetage opéré par Belko.

— Oncle Filina me fait pitié, déclara André. Il ne peut pas oublier et il souffre de ce que Dieu est fâché contre lui.

— Qui sait ce qu'est devenu ensuite Yvan, dit Pierre. J'aimerais en savoir davantage sur lui.

— Peut-être qu'une autre fois l'oncle Filina nous racontera un peu plus.

La conversation fut interrompue par l'arrivée d'un diable qui, par extraordinaire, s'était hissé jusqu'à la grange. Les enfants l'accueillirent avec joie et se pressèrent de lui raconter l'exploit de Belko, l'exhortant à suivre son exemple. Le chien remuait la queue, léchait le visage et jappait joyeusement, comme s'il comprenait de quoi il s'agissait. Quand enfin les

garçons s'endormirent, Fidèle se coucha ; mais, toute la nuit, il resta à demi éveillé, prêt à protéger, en cas de besoin, ses deux petits camarades.

III

Cette semaine-là, l'oncle Filina fut très occupé et les enfants l'aidèrent de leur mieux. Quand, mardi, le docteur vint voir André, celui-ci lui expliqua son engagement de logis pour la nuit. Le docteur se mit à rire.

— C'est parfait, mon petit, cela ne peut te faire que du bien. Je sais que ton père est un grand seigneur, un riche Magyar, mais chaque chose en son lieu. Nous verrons, un jour, ces belles montagnes rouges et noires, slovaques, et là où tes ancêtres ont vécu en bon pays, tu suivras leurs traces. Apprends seulement la langue de tes pères et adapte-toi au terroir qu'ils ont travaillé jadis.

Les garçons ne comprenaient guère tout ce que le docteur disait, mais ils sentaient cependant que le docteur ne voulait que leur bien.

Le lendemain matin, après une bonne nuit que le docteur passa auprès d'eux sur le foin, leur visite fut très agréable. Il leur proposa de l'accompagner jusqu'au Rocher des Fées. Chemin faisant, André s'enhardit à demander de nouvelles de son père ; il apprit ainsi que son père était à Paris et ne comptait pas venir à Gemers tout l'été. A cette nouvelle, André éprouva un grand soulagement, car il réalisait bien que si son père venait dans le pays, il serait obligé d'aller auprès de lui.

renoncer à cette heureuse vie en compagnie de Pierre et de l'oncle Filina. Quand le docteur quitta les deux garçons, ceux-ci le suivirent longtemps des yeux, puis, dans le désir de jeter un coup d'œil sur le pays environnant, ils se mirent en devoir d'escalader le grand rocher au pied duquel ils se trouvaient. Arrivés au sommet de ce rocher, ils découvrirent, du côté opposé, un ravissant petit vallon au centre duquel on apercevait une maisonnette. Construite en bois, avec ses petites fenêtres et son toit de bardeaux, elle faisait songer à une maison de conte de fées. Tout à côté, un ruisseau tombait en cascade, sur des rochers. Les enfants connaissaient bien des contes que Stévo leur avait racontés et dans lesquels évoluaient des fées ; aussi, pensèrent-ils tout de suite que la maisonnette devait être habitée par l'une d'elles. Devant la porte, un gros chien blanc se chauffait au soleil et, si Fidèle avait été là, il n'aurait pas manqué de le provoquer.

Tandis que les enfants contemplaient le chalet, la porte s'ouvrit brusquement et on vit paraître, non pas une vieille fée, mais un grand garçon, en blouse brodée, chaussé de bottes et coiffé d'un petit chapeau rond. Le chien s'élança vers lui en remuant la queue et en jappant joyeusement. Le jeune homme le caressa en souriant et tous les deux se mirent à gravir la côte, en direction des deux petits garçons. Le chien les découvrit le premier et s'arrêta net ; il avait plus d'expérience que Fidèle et n'aboyait pas sottement, dès qu'il rencontrait des étrangers. Quant à l'inconnu, dont le costume indiquait bien qu'il n'était pas du pays, il salua aimablement les enfants, leur demandant d'où ils venaient et ce qu'ils faisaient là. Ils racontèrent alors qu'ils venaient d'accompagner le docteur, et André en profita pour demander qui habitait la maisonnette.

— Ce chalet nous appartient, répondit le jeune me, mais nous sommes de Trentschin et je ne vais pas avec mon père, que depuis une semaine. Nous avons hérité ce bien d'un oncle de ma mère ; mon père ne veut pas le vendre, mais derrière la maison se trouve un jardin où il y a de très beaux arbres qui nous seront utiles pour notre métier. Nous allons donc rester quelque temps ici, pour couper le bois et l'emporter.

— Est-ce là ton chien ?

— Oui, c'est Dunaj, il n'a pas voulu rester à Trentschin, et nous avons dû l'emmener.

— Nous avons aussi un chien qui est encore très jeune.

— Mais il deviendra aussi gros que celui-ci, dit Pierre. Et toi, où vas-tu ?

— J'escaladais simplement ce rocher pour voir qu'il y avait derrière. Chez nous, il y a aussi un rocher, mais bien plus élevé que celui-ci, et quand on est au sommet et qu'on regarde la plaine, on croit voir le Soleil, dont il est parlé dans le conte. Lorsqu'on est en haut et qu'on aperçoit un arc-en-ciel, on dirait qu'on a vu la porte des cieux du rêve de Jacob. Autrefois, je ne savais que là seulement se trouvait la porte du ciel, mais maintenant que le ciel est ouvert partout, je sais que le Seigneur Jésus puisse venir vers nous, quand il veut. Le connaissez-vous aussi ?

— Qui donc ? interrogèrent les garçons étonnés.

— Le Fils de Dieu, le Seigneur Jésus. Mais je sais déjà que vous ne Le connaissez pas et certainement qu'il m'a envoyé ici, afin que je vous dise tout ce que je sais de Lui. Avez-vous un peu de temps ?

— Nous pouvons bien rester une heure, dit Pierre.

qui le jeune homme plaisait beaucoup et qui était enchanté de faire plus ample connaissance avec lui.

— Dans ce cas, montons jusqu'au sommet du rocher ; nous nous assiérons là et je vous raconterai comment je suis allé, pour la première fois, au Pays du Soleil et quel est le livre que j'y ai trouvé. Je l'ai d'ailleurs sur moi, car, depuis lors, je ne saurais m'en séparer. Mais dites-moi d'abord comment vous appelez. Moi, je me nomme Palko, bien que jadis on m'ait donné le nom de Mischko . . . Mais ceci serait une trop longue histoire à raconter.

— Je m'appelle Pierre et celui-ci s'appelle André. Autrefois, on l'appelait aussi différemment, mais l'oncle Filina n'a pas voulu se fatiguer à prononcer son nom en langue magyare ; et n'est-ce pas qu'André est bien joli ?

— C'est un beau nom, que portait l'un des disciples du Seigneur Jésus, celui qui lui amena le petit garçon avec les pains et les poissons. Cette belle histoire se trouve aussi dans mon petit livre.

Entre temps, les trois garçons avaient atteint la cime du rocher ; ils s'y installèrent et le nouveau camarade tira de sa poche un petit livre soigneusement recouvert et se mit à leur raconter, à son sujet, une fort intéressante histoire. S'il fallait la redire ici, il y aurait matière à tout un livre.

Palko leur dit, entre autres choses, que lorsque l'on commençait à lire ce petit livre, il fallait aller jusqu'au bout, sans rien sauter, et que c'était ainsi qu'on apprenait le chemin à suivre pour arriver au Pays du Soleil, c'est-à-dire, à la porte du ciel que le Seigneur a préparé pour ceux qui Lui obéissent ; les garçons ne se lassaient pas d'écouter et ils seraient bien restés là

jusqu'au soir si Fidèle n'avait pas surgi soumit à lécher les mains de ses petits amis et ser, comme s'il comprenait parfaitement qu'il pas se battre avec Dunaj. Aussitôt les enfants pelèrent qu'il était grand temps de rentrer l'oncle Filina s'étonnerait peut-être de leur absence levèrent vivement et prièrent Palko de les accompagner jusqu'au chalet pour faire la connaissance de leur nouveau meure.

Palko courut fermer la porte de sa maison et vint bientôt apportant un gros morceau de pain qu'il fit cinq parts. Ils se mirent ensuite en route par l'étroit vallon qui devait les amener aux alpes mersky.

En route, le nouveau camarade ne cessa de parler et ses compagnons ne se fatiguaient pas de l'entendre.

Quand l'oncle Filina rentra pour le repas les deux garçons lui racontèrent avec une grande satisfaction ce qui leur était arrivé. Il les écouta attentivement et leur dit qu'il était tout disposé à recevoir ce jeune homme qui paraissait si sérieux. Ils jouirent donc à l'idée de le revoir le dimanche.

IV

Un proverbe slovaque dit avec raison : « Les gens avec les gens, les montagnes avec les montagnes ». Il arrive que nous nous liions d'affection avec certaines personnes d'une façon si rapide qu'on se demande ce qui peut nous attirer ainsi les uns vers les autres. Pendant longtemps, l'oncle Filina et les trois camarades avaient vécu sans Palko et il semblait que rien ne leur manquait ; pourtant, depuis qu'ils avaient fait sa connaissance, ils ne pouvaient plus se passer de lui et ils supportaient difficilement qu'il restât un jour sans venir les voir. Si extraordinaire que cela puisse paraître, c'est à l'oncle Filina qu'il manquait le plus.

Sans cesse, la pensée du berger se reportait à ce jour où, soudain, sortant d'un taillis, il avait vu apparaître ce beau garçon, si proprement vêtu, sa musette en bandoulière, son chapeau rond à la main, et un grand chien blanc, gambadant autour de lui. C'était vraiment un tableau charmant, à tenter le pinceau d'un peintre. Il se rappelait aussi comment Palko, assis auprès d'eux devant le chalet, leur avait lu de nombreux passages du Saint-Livre. Et comme il savait bien comprendre et expliquer la Parole de Dieu ! Jamais Filina n'avait été touché par l'un des nombreux sermons qu'il avait entendus comme il l'était par les paroles de ce garçon. Le berger possédait une Bible qu'il lisait chaque dimanche ; il avait aussi un recueil de sermons. Mais, depuis

que Palko venait presque chaque soir au chalet dit qu'un bandeau avait été arraché de ses yeux. L'écriture Sainte était devenue vivante.

— Le Seigneur Jésus passait jadis au bord du Génésareth. Il passe, aujourd'hui, dans vos montagnes, dit Palko. Il passe pour nous chercher et pour venir notre Sauveur et notre Ami.

Un nouveau dimanche était venu et Filina avait envoyé les deux garçons à l'église. Lui-même était assis devant le chalet, Fidèle couché à ses pieds. Son chien dressa l'oreille, puis il bondit et disparut dans un buisson. L'oncle n'y prêta aucune attention. Il était perdu dans ses pensées. Il ne remarqua plus que quelqu'un parlait au chien et il sursauta en tendant résonner une voix jeune et fraîche, celle de son neveu.

— Bonjour, oncle Filina ; vous voilà tout seul et triste, me semble-t-il ! Qu'avez-vous fait des garçons ?

— Tiens ! Palko. Sois le bienvenu s'écria le jeune homme tout réjoui en tendant sa main brune au jeune homme. Si j'avais su que tu viendrais je n'aurais pas envoyé les garçons à l'église.

— C'est vrai que Dieu est partout.

— Et tu m'apportes sûrement la Bible dont tu m'as parlé ?

— Mais oui. Mon père vient de partir pour aller passer quelques jours à la maison et il m'a chargé de demander si je pourrais rester auprès de vous pendant son absence. Voulez-vous me garder ?

Et le jeune homme posa un regard interrogateur sur Filina.

— Naturellement. Nous serons heureux de t'avoir avec nous. Pourquoi ton père est-il donc parti ?

— Il emmène un train de bois, il ne peut tout prendre à la fois. Le reste partira avec nous à notre départ. Alors, je vous apporte la Bible en question.

— C'est celle du curé Malina ?

— Oui, et elle m'est très précieuse. Elle contient beaucoup de choses écrites de sa main, certaines en latin que je ne comprends pas, mais d'autres en slovaque. En relisant ces lignes, je crois le revoir. Je voudrais vous montrer ce qu'il a écrit, le dernier dimanche, avant qu'il ne lui arrivât malheur. Avez-vous le temps ?

— Oui, mon fils, n'est-ce pas dimanche aujourd'hui ? Lis seulement.

— Vous le comprendrez sûrement mieux que moi, car vous êtes plus âgé. C'est quelque chose de très beau.

— « J'ai gaspillé ma vie jusqu'à aujourd'hui », se mit à lire Palko d'une voix aussi solennelle que s'il avait lu la Parole de Dieu. « Même si je le voulais, il est trop tard pour réparer. Des âmes précipitées dans l'éternité peuvent me reprocher de n'avoir pas su les sauver. Elles ne reviendront pas et je n'aurai plus la possibilité de leur demander pardon, ni de faire quelque chose pour elles. » Puis, après avoir tourné quelques pages, Palko reprit sa lecture : — « Oh ! quelle promesse merveilleuse que celle-ci : « C'est par grâce que vous êtes sauvés » . . . « C'est un don de Dieu ». Je me réfugie dans cette promesse, ô mon Sauveur, sachant que tu m'as pardonné, que tu as pris sur Toi le châtiment que j'avais mérité. J'embrasse Ta Croix, Tes pieds pour moi percés et je Te remercie. O ! je Te remercie, et je veux, pendant l'éternité toute entière, bénir le beau nom de Jésus. ».

— Vous voyez, oncle Filina, quelle était la curé Malina.

Mais le jeune homme s'arrêta, effrayé, en voyant Filina baissait la tête en sanglotant.

— Moi non plus, malgré tout mon désir, je ne pourrai pas réparer, s'écria le berger, pleurant tout bas. Des âmes sont perdues et m'accusent sans cesse de cela qui me torture et ma vie honnête et respectueuse peut me servir de rien !

Palko appuya sa tête bouclée sur sa main.

— Oncle Filina, ne voulez-vous pas me dire pourquoi vous fait ainsi souffrir ? Ce n'est pourtant pas de votre faute que vous avez commise, en voulant qu'Yvan soit comme Pierre me l'a raconté, puisque Yvan n'est pas mort. Quand j'ai quelque chose qui m'opprime, je puis le confier à quelqu'un, j'ai ensuite le cœur plus léger. C'est pour cela que l'apôtre Jacques dit : « faites vos péchés les uns aux autres ». Bien que je sois qu'un jeune garçon, je connais la souffrance. Le Seigneur Jésus permettra que je puisse vous consoler et vous aider.

Filina regarda le jeune homme et, tout en se mouvant les yeux :

— Si je dois dire à quelqu'un ce que j'ai traversé de longues années, c'est à toi que je préfère le dire. Dieu t'a donné plus de sagesse qu'à moi qui suis plus jeune même que le jeune Samuel en avait plus que le jeune Eli.

Filina gagna sa place habituelle sur un banc d'un tronc d'arbre, et Palko se coucha sur l'autre côté de lui. Il avait mis le Livre sous sa tête et

Fidèle qui s'était approché ; il attendait ainsi, patiemment, le récit du berger.

Celui-ci avait un air sombre qui contrastait avec l'éclat joyeux de cette belle matinée de dimanche.

— Puisque Pierre t'a déjà parlé de ma jeunesse, je ne reviendrai pas là-dessus. Nous grandissions donc ensemble, Yvan et moi, et je puis dire, en toute sincérité, que nous nous aimions tendrement. Je ne pouvais oublier qu'Yvan avait caché à nos parents mon ignoble conduite et il était arrivé à me persuader que j'étais aimé d'eux autant que lui. Tout allait donc bien et il aurait pu en être toujours ainsi.

Mais un jour, vint Ivka. C'était une nièce de notre mère, devenue orpheline, et que nos parents recueillirent. La jolie fillette s'attacha très vite à Yvan, alors qu'elle paraissait avoir peur de moi. Mais, ayant eu l'occasion de la défendre un jour contre un chien enragé, je devins aussi son ami.

Les années passèrent. Devenus jeunes gens, nous n'avions d'yeux, Yvan et moi, que pour Ivka ; aucune fille au monde, pensions-nous, n'avait le regard si lumineux, ni le teint si pur.

A cette époque commença, dans le pays, une émigration massive vers l'Amérique. Je m'étonnais souvent de voir tant de gens quitter leur patrie pour l'amour de l'argent alors que, malgré notre pauvreté, je trouvais la vie si douce, chez nous. Nos montagnes et nos vallons étaient pour moi le paradis, et mon cœur était plein de chants et d'allégresse . . . Mais le ciel est loin au-dessus de nos têtes et la terre ne ressemble en rien au paradis . . . Un soir, comme je rentrais des champs, je trouvai mes parents assis devant la maison et causant avec animation. Ne voulant pas les troubler, je m'assis

silencieusement non loin d'eux et ils continuèrent leur entretien.

— Tu penses donc, disait la mère, que l'un des deux devrait partir pour l'Amérique ?

— Que veux-tu ? Là-bas, les gens arrivent à des situations auxquelles on ne peut s'attendre ici. Nous nous attaquons à la tâche sans arriver à rien, gémit le père. Malgré son courage, se sentait prématurément fatigué.

— Et lequel des deux devra partir ? demanda la mère, angoissée de notre mère.

— C'est à eux de le décider. Je pense que l'un des deux devrait rester ici et épouser Ivka, qui sera une bonne aide pour toi. Quant à l'autre, il pourra aller, pour quelques années, en Amérique, et s'il réussissait bien, il reviendrait ensuite ici et mènerait une exploitation avec son frère.

La mère parut soulagée, mais, pour moi, c'était comme si j'avais reçu un coup de couteau dans le dos. Sûrement, on s'attendait à me voir, moi, qui étais à la maison tandis qu'Yvan resterait ici et épouserait Ivka. Cette nuit-là, je ne couchai pas à la maison et je me promenai à nouveau — et plus violents encore — tous les sentiments amers et sauvages que j'avais éprouvés. Le matin venu, je trouvai le courage de rentrer. Quand je vis Ivka venir à ma rencontre, je sentis qu'il ne serait pas possible de renoncer à elle et de m'en aller. A partir de ce moment, je me détournai d'Yvan. Je lui adressai plus la parole, bien qu'il ne me donnât aucun motif de me fâcher contre lui.

Nous avons une prairie située derrière le manoir. Le jour suivant, en allant y amonceler le foin avec le cheval, je me fiançai à elle. Ce ne fut pas sans peine, mais

lui parlai si longuement et si ardemment qu'elle finit par me promettre qu'elle ne serait jamais à un autre.

Après être enfin tombés d'accord, Ivka reprit son travail. C'est alors qu'en me retournant j'aperçus Yvan qui s'éloignait. Il avait tout entendu.

La semaine suivante, il y avait des courses à faire à la ville et Yvan s'offrit à y aller. La mère s'y opposait, ne le trouvant pas en bonne santé et, de fait, il était pâle et défait, comme s'il revenait d'une longue maladie. Sa mère aurait préféré que ce soit moi qui aille, mais je n'y tenais pas et d'ailleurs mon père voulait me confier un certain travail.

— Viens m'accompagner, veux-tu ? me cria Yvan, lorsqu'il fut prêt à partir, après avoir pris congé des parents et d'Ivka.

Je le suivis silencieusement et nous arrivâmes jusqu'à la grande croix au pied de laquelle nous nous arrê tâmes.

— Je suis au courant des projets du père, me dit alors Yvan, et je sais que l'un de nous deux doit partir pour l'Amérique. Ce ne peut être toi. J'ai tout entendu l'autre jour dans la prairie . . . Puisque père désire que l'un de nous épouse Ivka, et puisqu'elle t'appartient, que ferais-je plus longtemps ici ? Jadis, lorsque nous étions enfants, je te gênais, au point que tu as voulu me faire disparaître. Je ne te gênerai pas une deuxième fois et je m'ôte de ton chemin. Je sais que ma mère aurait trop de peine à me laisser partir — ce dont tu ne dois pas te fâcher, puisque je suis son seul enfant — je ne lui ai donc rien dit ; mais à toi, je veux dire toute la vérité pour que tu sois heureux et que tu ne m'en veuilles pas. Vois, je te laisse tout : parents, patrie et . . . Ivka ! J'ai tellement souffert l'autre jour dans le

pré, que je ne pourrais en supporter davantage, semblait que je m'enfonçais comme autrefois dans le bourbier mais celui-ci était bien plus terriblement profond. Ma mère me croit malade et, vraiment, je crois qu'ici je ne pourrais jamais me remettre sur pied, bas, peut-être . . . Je te tends la main avant de partir. Donne-moi la tienne, sans amertume. Nous ne nous séparerons pas en frères.

Je me rappelle que je lui tendis la main sans dire un mot. Il prit ses affaires et descendit rapidement le sentier qui menait à la ville. Je me penchai au socle de la croix pour le voir, une fois encore. L'aperçus, tourné dans la direction de notre village, allait se dérober à ses yeux. Des larmes coulaient sur son beau visage et j'en fus si ému que j'aurais voulu courir après lui et le retenir. Je n'en eus pas le temps et c'est ainsi que je le laissai partir.

Nous ne l'avons jamais revu.

Filina pleurait de nouveau et Palko pleurait.

— Racontez-moi la fin de l'histoire, demandai-je à Palko au bout d'un moment. Qu'a dit la mère ? Lui avez-vous tout expliqué ?

— Mais non, mon ami, je ne lui ai rien dit. Filina qui s'était ressaisi. Lui-même avait tout dit. C'est un de ses cousins qui vint, au bout de trois jours, apporter les achats qu'Yvan avait faits à la ville. Au même temps, une lettre de lui dans laquelle il supplia ses parents de ne pas se fâcher s'il partait en Amérique sans leur faire ses adieux. Il avait occupé la place d'avance et retenue sur le bateau par ce cousin qui l'avait empêché au dernier moment de partir.

La triste fin, la voici . . . le bateau fit naufrage.

tu vois, Palko, c'est comme si j'avais, une deuxième fois, tué mon propre frère !

Maintenant qu'il n'est plus, sa mort m'accuse sans cesse devant Dieu. D'ailleurs j'ai été vite puni et mon bonheur a été de courte durée. A partir du moment où nous parvint la nouvelle du naufrage, je vis Ivka dépérir à mes côtés et elle mourut en mettant notre premier enfant au monde. Alors qu'elle était en proie à une fièvre violente qui la faisait délirer, les paroles qu'elle prononça me firent comprendre que c'était Yvan qu'elle aimait et que c'était le chagrin qui avait ainsi miné sa santé. Tous deux sont là-haut et moi je suis resté seul !

— Et votre enfant, que devint-il ?

— Lui aussi m'a été repris. Trois jours après la mort de sa mère, il prit froid et j'étais incapable de bien le soigner . . . Je t'ai tout dit, mon fils. Tu connais maintenant la triste histoire de ma vie. Mais, naturellement, tu ne peux me comprendre.

— Oh ! si, je vous comprends, oncle Filina. Je vois bien que vous souffrez du tort causé à Yvan par votre jalousie. C'est, certes, un lourd péché. Mais ne voulez-vous pas, comme le curé Malina, vous humilier au pied de la croix et accepter le salut offert par le Seigneur Jésus ? Voyez ce verset souligné ici : « Jésus-Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs, dont je suis le premier ». Et là, nous lisons de la main du prêtre : « Je me reconnais moi-même comme le plus coupable des pécheurs, mais je crois, oui, je crois, Agneau de Dieu, que tu es mort pour moi et j'apporte mon cœur à la Croix, pour qu'il soit lavé dans ton sang. »

— Ce sont là de bien belles paroles. Laisse-moi ton livre, Palko, afin que je puisse le feuilleter tranquille-

ment. Peut-être le Fils de Dieu aura-t-Il pitié et me pardonnera-t-Il mon terrible péché ? Je vais chercher mon cantique. Nous lirons la suite de ce que nous lisions l'autre jour dans le livre. Nous chanterons et ce sera là notre culte.

L'oncle alla chercher le livre de chants et ce fut un beau moment, car le Seigneur vint, par Son esprit, à lire Sa Parole vivante, à la fois pour le jeune homme qui, comme Enoch, marchait chaque jour avec le Seigneur, et pour le vieillard qui put s'écrier : « Je suis une brebis errante et perdue, viens me chercher et me délivrer de la lourde peine de mon péché. »

V

« Exercez l'hospitalité, car c'est ainsi que quelques-uns ont logé des anges, sans le savoir » dit le Saint Livre.

Filina et les siens expérimentèrent la vérité de ces paroles, car il semblait vraiment que Palko Lesina avait apporté sur tous la bénédiction de Dieu. Tout marchait bien depuis qu'il était là. S'intéressant à tous les travaux, il s'occupait particulièrement à tenir le chalet dans un ordre parfait.

— Vous savez que le Seigneur Jésus habite avec nous, expliquait-il ingénûment, nous ne savons jamais à quelle heure Il va venir, ni où il voudra s'asseoir. Il faut donc que tout soit prêt à l'accueillir.

Stévo lui apprit à jouer de la flûte et, dès lors, les montagnes avoisinantes retentirent des belles chansons tchèques que connaissait Palko. Quand il jouait à la course ou à cache-cache avec les garçons, il savait être le plus joyeux. Mais, dès qu'on le priait de lire quelque chose dans son Nouveau Testament, il s'asseyait aussitôt parmi ses camarades, comme jadis son Maître au milieu des disciples. Son influence s'exerçait surtout sur Pierre qui était, à ses heures, têtu et désobéissant, et se faisait alors punir par son oncle.

— Pourquoi fais-tu ainsi de la peine à oncle Filina ? lui disait Palko, adresse-toi donc au Seigneur Jésus

quand tu sens que le diable te tente et prie-délivrer. Il le fera.

André était de caractère plus facile, mais il savait beaucoup et tout ce que disait Palko lui paraissait croire parfaitement que le Seigneur était présent et qu'à cause de cela, tout devait être propre et droit ; il comprenait aussi que le plus important était de donner son cœur au Sauveur pour qu'Il le transforme et le purifie et, sans même que Palko s'en fût aperçu, André avait saisi le salut.

Comment s'opéra cette conversion, personne ne peut le dire, comme aussi nul ne peut expliquer comment, au printemps, la vie triompha de la mort, faisant pousser les bourgeons ! Lorsque les trois camarades furent parvenus — dans le précieux petit livre — aux lettres relatant la Passion et la mort du Seigneur, André avait senti son cœur se briser à la pensée que la vie avait eu lieu pour qu'il fût sauvé. Depuis lors, une foi solide était implantée en lui et, en priant un jour, Palko, il avait demandé au Seigneur de pardonner ses fautes et d'accepter son cœur. André avait expérimenté alors la réalité de cette promesse : « Si tu m'aimes, tu verras la gloire de Dieu ». L'enfant avait dévoré l'épreuve et son cœur était souvent rempli de tristesse quand il songeait qu'il n'avait ni père, ni mère. Les nuits il avait passées à pleurer, à l'insu de tous. Mais personne ne peut se douter de la somme de souffrance et de détresse qui peut habiter une âme d'enfant. À son arrivée chez Filina, le pauvre garçon s'était senti si souvent inquiet de son avenir, se demandant ce qui lui adviendrait de lui, puisqu'il se trouvait tout seul dans le monde, et s'il devrait toujours vivre parmi des étrangers. Alors qu'on le croyait bien paisible, un

occupé d'un jeu, des tempêtes s'agitaient en lui et d'in-vraisemblables « Châteaux en Espagne » s'élaboraient dans son esprit. Et voilà que Palko Lesina était venu et que, jour après jour, il avait fait connaître à André l'Ami si grand et si bon qui l'aimait et qui voulait le garder, le conduire et remplacer pour lui tous ceux qui lui manquaient. Que c'était beau d'avoir une telle assurance et comme il avait été facile au petit garçon de se donner à un tel Maître !

— Qu'allons-nous faire sans Palko Lesina ? demandaient les jeunes pâtres à Filina ; depuis qu'il est avec nous, il semble que la vie est plus belle et que tout va mieux.

— C'est un garçon béni, avait répondu le berger, avec un soupir, car personne plus que lui, n'avait besoin du jeune homme.

Aussi, éprouva-t-il un grand soulagement lorsqu'une lettre du père Lesina arriva, expliquant qu'il ne pouvait revenir avant six semaines et qu'on veuille bien garder son fils au chalet pendant ce temps-là. Il demandait au berger d'occuper Palko aux troupeaux. Quand cette lettre arriva, tous les garçons sautèrent de joie, mais Filina fut encore celui qui, dans le secret de son cœur, se réjouit le plus.

Ce soir-là, comme ils étaient tous assis devant le chalet et que Palko s'exerçait à jouer de la flûte, le docteur s'approcha doucement, regardant avec complaisance le spectacle qui s'offrait à lui. Fidèle remuait la queue, car il connaissait bien le visiteur. Quant à Dunaj, couché aux pieds de son maître, il releva la tête mais sans aboyer, car il avait de l'expérience et savait comment on devait se conduire en société.

Grâce au silence observé par les deux chiens, person-

ne ne s'aperçut de la présence du docteur ; ayant posé sa flûte, se mit à lire dans son p... C'était l'histoire de Zachée, ce chef des Publi... n'avait ni joie, ni paix, parce qu'il ne connaissait pas Jésus ; et le récit continuait montrant Zachée sycomore et le Seigneur lui disant qu'il allait chez lui.

— Oncle Filina, s'écria Palko, interrompant la lecture, vous voyez qu'il est dit que le Fils de l'Homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu. Maintenant vous vouliez faire comme Zachée. Jésus viendrait aussi, comme à lui : « Le salut est entré d'aujourd'hui dans ta maison ». Oncle Filina, je vous propose d'accepter ce salut, comme a fait Zachée, et Jésus entrera d'abord dans votre cœur puis dans votre maison et vous verrez comme vous serez heureux de sentir vos péchés pardonnés.

Le docteur contemplait avec étonnement l'homme inconnu, mais il regardait aussi l'oncle Filina. Pour ne pas dire un mot, s'était levé et avait gagné la maison. Au même moment Pierre découvrit le visiteur ; avec lui et s'avancèrent vers lui et lui racontèrent avec plaisir ce qui était Palko et ce qu'il faisait là. Palko pleurait de joie comme il plaisait généralement à tous les gens qui l'approchaient. Les garçons apprirent ensuite que le docteur amenait le docteur. Il voulait chercher, aux environs du chalet, une petite maison à louer pour quelques semaines, à l'intention d'une de ses malades, pour leur besoin de repos et de grand air pour achever leur convalescence.

— Ecoute Palko, dit Pierre, tout bas, à l'oreille de son camarade, ta maisonnette est justement

ton père ne revient que dans six semaines, ne pourrais-tu pas la louer à la dame ?

— Que dis-tu là ? mon enfant, demanda le docteur fort intéressé.

André se mit à raconter que Palko avait un petit chalet, près du rocher des Fées et que ce chalet était libre actuellement.

— Crois-tu, mon ami, interrogea le docteur, que ton père serait disposé à louer ce chalet, au cas où il nous conviendrait ?

— Pourquoi pas ! répondit le jeune homme, les yeux brillants de joie, le Seigneur Jésus ne dit-il pas : « J'étais malade et vous m'avez visité » ? Si la maisonnette vous plaît, je vous donnerai la clef, et la dame n'aura qu'à venir.

Il était trop tard, ce soir-là, pour aller visiter la chaumière mais, dès le lendemain matin, les garçons y conduisirent le docteur. Celui-ci n'avait pas dormi cette nuit-là sur le foin et il avait eu, avant de se coucher, un long entretien avec Filina. Lorsque l'oncle était venu ensuite, comme il le faisait chaque soir, jeter un coup d'œil sur les garçons endormis, il les avait considérés longuement et avait passé sa main sur le front d'André avec un air apitoyé qui semblait étrange. Pourquoi avait-il eu l'air de plaindre le joli petit garçon qui dormait paisiblement et dont le teint brun et les joues rosées témoignaient en faveur du bon air de la montagne ?

Dans la nuit, un orage avait éclaté ; aussi, au matin, la campagne se montrait-elle plus belle que jamais. Sur chaque brin d'herbe, sur chaque feuille, une goutte d'eau brillait comme un diamant et la nature entière

semblait exalter la gloire du Créateur. Rien d'étrange à ce que Palko se sentît le cœur plein d'allégresse. Quand à peine arrivé dans les bois il se mit à chanter, il joignit sa voix argentine à la sienne tantôt Pierre observait le docteur, du coin de l'œil, se demandant ce qu'il en pensait :

« Dès le matin, nous chantons à ta gloire — t'apportons nos louanges, si faibles soient-elles — nuit, dans ta bonté, tu nous a gardés — Dans notre pèlerinage, sois-nous propice — et aide-nous à accomplir fidèlement notre tâche — Nous voulons vivre en te glorifiant et faire connaître ton nom — Jour où, là-haut, nous chanterons avec les anges. Qu'il en soit ainsi, par ta grâce. — Amen ».

Le docteur connaissait ce cantique qu'il avait appris dans sa jeunesse et ne put faire autrement que de répondre de sa voix aux claires voix enfantines. Rien n'est plus capable de réjouir le cœur et d'élever l'âme qu'un chant de louange montant vers Dieu, par une radieuse espérance de printemps, alors que la création semble exalter la gloire de son Créateur.

— Dis-moi Palko, comprends-tu ce que tu viens de chanter ? reprit le docteur après un moment de silence.

— Si je comprends ce que dit ce cantique ? dit le garçon tout étonné, mais chaque mot me paraît si faitement clair.

— Vraiment ! Eh bien ! explique-moi ces paroles, dit le docteur en souriant.

— Vous les expliquer ? Ne savons-nous pas l'effet que Dieu nous a gardés la nuit dernière ? Ne savons-nous pas que nous marchons allègrement à travers les bois. L'Eternel est notre divin Roi ! nous le savons au

— C'est vrai ! le plus petit enfant peut s'en réjouir également. Mais continue, je te prie.

— J'aime surtout la troisième strophe ; elle nous rappelle que Dieu est continuellement auprès de nous. Il chemine à cette heure à nos côtés et nous avons l'assurance qu'il nous gardera tout le long du jour. Je suis heureux dès que j'aperçois seulement le bord de son vêtement.

— Et où le vois-tu ? interrogea le docteur, fort intéressé.

— Regardez comme les rayons du soleil brillent autour de nous et comme ils étincellent, dans chaque goutte d'eau ; c'est cela le bord de son vêtement. Et dans la brise qui nous caresse le visage, ne sentez-vous pas son haleine ? Oh ! Il est bien près de nous et si nous ne pouvons le voir distinctement, c'est que nous ne saurions supporter l'éclat de sa gloire. Daniel, même, tomba presque mort quand il l'aperçut ! — Cette strophe aussi est très belle : « Nous voulons vivre en te glorifiant ! . . . ».

— Et comment l'expliques-tu, jeune théologien ? interrompit le docteur.

— Je pense, dit Palko en riant, que nous sommes justement en train de faire quelque chose qui plaît au Seigneur : nous cherchons un logis pour une de ses brebis malades. Si la maisonnette vous plaît, nous y apporterons du bois et nous la garnirons de fleurs ; elle est déjà propre et même les vitres sont lavées.

— Tu es un excellent guide, car je suppose que c'est ta maison qu'on aperçoit là-bas ?

— Oui, oui, s'écria le jeune homme, tandis que Dunaj s'élançait déjà vers la porte.

— Sais-tu, mon ami, que ton petit chalet est maintenant ce qu'il faut pour ma malade, dit le docteur qu'il eut visité le logis. J'enverrai quelques meubles un tapis pour recouvrir le pavé ; le mobilier actuel de la chambre ira dans la cuisine et servira pour la table. Les fenêtres sont, évidemment, un peu petites, mais il y en a trois dans la pièce principale et le soleil y brille partout. Et quel coup d'œil sur ce ravissant paysage jusqu'à l'horizon aux sommets neigeux ! Et cette vue saine, à côté de la maison ! Il n'y manque qu'un peu de verdure pour se reposer à la fraîcheur de l'eau.

— Nous demanderons à l'oncle Filina de nous envoyer Stévo qui saura très bien fabriquer un banc en bois clair. J'irai garder le troupeau à sa place pendant ce temps.

Le docteur passa la main sur les cheveux du petit garçon.

— J'aimerais bien voir comment tu gardes les chiens.

— Il n'aura même pas besoin d'y aller, dit Palko clignant de l'œil. Belko et Zara se chargeront de faire ; ce sont d'excellents chiens bergers.

— Enfin, on fera pour le mieux, mais il faut d'abord un banc. Maintenant je voudrais goûter cette

Palko alla chercher un pot de faïence fleurie et se cun but avec délices l'eau fraîche et transparente de la petite fontaine. Le docteur avait tiré du pain et du fromage de son sac, les garçons avaient aussi un morceau de pain, car l'oncle Filina n'oubliait pas le pain. Le docteur partagea son fromage avec eux et ils mangèrent tous, joyeusement, cette simple collation.

Dunaj ne quittait pas des yeux son jeune

tandis que Fidèle, plus vorace que lui, allait de l'un à l'autre, en remuant la queue. Dès qu'il s'approchait de Palko, Dunaj se mettait à grogner comme s'il voulait dire : « N'as-tu donc pas honte ? » ; et Fidèle s'éloignait aussitôt.

Le docteur regardait avec complaisance le joyeux triomphe assis à ses côtés et ne pouvait s'empêcher d'admirer l'appétit d'André.

— Tu sais, dit-il en se tournant vers Palko, il n'est pas nécessaire que tu te préoccupes du bois ; j'en ferai apporter un chargement. Mais, si vous voulez vous charger des fleurs, ce sera très gentil. La dame malade doit boire du petit lait et tant qu'elle sera encore faible, il faudra que l'un de vous lui en apporte chaque matin. Quand elle ira mieux, elle ira elle-même chercher le petit lait au chalet. Etes-vous d'accord et voulez-vous m'aider à travailler à la guérison de la dame ?

Tous se déclarèrent, avec enthousiasme, prêts à aider le docteur.

— Je vais vous dire ce qui lui manque le plus : c'est le sommeil, car pendant des années, elle a fait de la nuit le jour, et du jour, elle ne pouvait faire la nuit. Aussi est-elle épuisée et voudrait-elle dormir, mais elle n'y arrive pas. C'est une femme très triste et malheureuse car elle a beaucoup souffert. Je compte donc sur vous pour la distraire car ainsi, elle se remettra plus vite.

— Est-ce que la dame parle le slovaque ? demanda Palko.

Le docteur se frappa le front.

— Tu as raison, mon ami, je n'avais pas pensé à cela. Mais, attends un peu, je l'ai entendue s'exprimer en tchèque, un jour qu'elle achetait des oranges, vous a-

riverez donc à vous comprendre. Vous voulez donc m'aider, n'est-ce pas ?

— Bien volontiers, acquiesça André.

— C'est-à-dire, si l'oncle nous le permet, ajouta Pierre.

— Ce qui ne fait aucun doute ! affirma Palko.

Et, de très joyeuse humeur, les trois garçons regagnèrent le chalet. Le docteur les avait quittés près du rocher, mais non sans leur avoir remis une longue lettre pour l'oncle Filina. Celui-ci apprit tout ce qui avait été décidé ; il envoya Stévo fabriquer le banc et donna aux garçons toutes les permissions voulues pour aller porter le petit lait ou cueillir des fleurs.

VI

C'était encore un dimanche, mais aucun des habitants du chalet ne s'était rendu à l'église. Dès le matin, tous s'étaient rassemblés pour lire une portion de la Parole de Dieu, chanter et prier. Après quoi, chacun s'en était allé de son côté. Filina était invité chez le régisseur du château et les enfants avaient décidé de se rendre à la maisonnette de Palko. Ils savaient qu'ils ne pourraient y pénétrer puisque le docteur avait pris la clef, mais ils voulaient voir si le bois avait été apporté et convenablement arrangé.

Comment décrire leur stupéfaction lorsque, en arrivant en vue de la maison, ils aperçurent toutes les fenêtres ouvertes et un gros chat blanc assis à celle de la cuisine. Ses yeux de chouette étaient du plus beau bleu et il portait autour du cou un petit collier brodé de perles d'or. En voyant le chat, les garçons se félicitèrent de n'avoir amené aucun chien avec eux. Fidèle avait suivi son maître et Dunaj chassait dans les bois.

— La maison est habitée ! s'écria André.

— Naturellement : le chat n'est pas arrivé tout seul, précisa Pierre.

Ils se glissèrent dans la petite cour où ils virent le bois déjà coupé et rangé. Ils tinrent alors conseil et décidèrent d'aller, au plus vite, cueillir les fleurs qui auraient dû être ramassés pour l'arrivée de la dame ; à

leur retour, quelqu'un serait sans doute là pour les recevoir.

Lorsqu'ils revinrent, une heure après, ils portaient chacun un gros bouquet de fleurs et de verdure que Palko avait arrangées avec art. André portait le sien à deux mains, tandis que Pierre traînait sa gerbe derrière lui. Il remarqua le premier que la porte d'entrée était ouverte et que de la fumée s'échappait de la cheminée. Au même instant, une femme âgée vêtue de noir et coiffée d'un bonnet blanc apparut sur le seuil de la porte. Son visage était d'une grande douceur, mais semblait refléter une certaine préoccupation.

— Peut-être a-t-elle besoin qu'on l'aide pour quelque chose, dit Palko, et les trois garçons se mirent à courir vers le chalet.

La femme répondit en tchèque à leur salutation et son aimable visage se rasséréna en les voyant ; puis elle regarda avec étonnement les gros bouquets que portaient les garçons.

— Vous êtes sûrement la garde de la dame malade, commença Palko, et nous avons promis au docteur de lui apporter des fleurs. C'est pour cela que nous venons de les cueillir ; elles paraissent un peu flétries mais, dès qu'elles seront dans l'eau fraîche, elles vont revenir.

— Je vous remercie beaucoup ; madame sera bien contente.

La femme prit les fleurs et les plaça dans l'eau.

— Puisque vous venez seulement d'arriver, il vous manque peut-être bien des choses. Demandez-nous ce dont vous avez besoin ; nous ferons tout ce que nous pourrons pour vous rendre service.

— Je vous serais très obligée, mes enfants, si vous

vouliez m'aider un peu. Nous avons tout apporté mais il nous manque du pain et du sel, car le sac aux provisions a dû rester dans la voiture. Au lieu d'arriver le matin, nous avons débarqué hier au soir très tard, et c'est pourquoi le docteur n'a pu nous accompagner.

— Oh ! vous aurez vite le pain et le sel, car nous n'habitons pas loin. Le petit-lait sera peut-être prêt aussi, dit Pierre. Viens vite, André.

— Apportez surtout le pain et le sel.

— C'est cela, dit André, nous partons vite, afin de ne pas vous faire trop attendre.

— Moi, je reste avec vous, déclara Palko. Ce chalet appartient à mon père et je pourrai vous montrer où se trouvent bien des choses.

— Ah ! ce chalet vous appartient ? Alors tu sauras sûrement mieux que moi placer toutes nos affaires. Comment t'appelles-tu ?

— Palko Lesina. Les autres garçons s'appellent Pierre Filina et André Gemersky.

— Comment dis-tu ? . . .

— Gemersky. Tout ce pays appartient à son père et si André habite avec nous, c'est que le docteur l'a voulu ainsi, à cause de sa santé. Depuis qu'il est avec nous et vit comme un paysan, il s'est beaucoup fortifié. Et comment va votre dame ? A-t-elle pu dormir cette nuit ?

— Hélas ! ma pauvre dame ! . . . gémit la femme, si elle savait ! . . . Tu me demandes si elle a dormi cette nuit ? Je n'en sais rien, mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle se repose maintenant comme cela ne lui est pas arrivé depuis longtemps. Si tu veux venir, Palko, nous allons entrer tout doucement.

Il y avait, heureusement, un petit vestibule entre la

chambre et la cuisine, de sorte que la vieille femme et Palko purent travailler sans trop de bruit. Ils déménagèrent de la cuisine qui était étrangement embarrassée, des malles, des valises, des couvertures, des manteaux qui trouvèrent leur place dans un petit réduit dont la femme ne soupçonnait pas l'existence. D'autres effets furent suspendus ou placés sur une étagère aménagée à cet effet, et les ustensiles de cuisine immédiatement déballés se casèrent aussi. Palko s'avérait un aide des plus précieux et quand tout fut rangé, il saisit un balai de bruyère que son père avait confectionné, et se mit à balayer vigoureusement le plancher de la cuisine. Il recouvrit ensuite la table d'une nappe et y plaça un vase garni de fleurs.

Juste comme il finissait, ses deux camarades arrivaient fort échauffés par leur course rapide. André portait d'une main une bouteille recouverte d'osier et, de l'autre, une cruche de lait, tandis que Pierre était chargé d'un volumineux paquet.

Quand la femme revint dans la cuisine, elle s'arrêta, toute surprise. Sur la table, un gros pain bis était posé dans une assiette de bois, auprès de laquelle se trouvait une jolie salière, toute neuve, une écuelle, contenant un fromage frais et une assiette de faïence pleine d'une motte de beurre doré. Le feu brûlait gaiement dans le fourneau et les garçons attendaient silencieusement assis sur un banc près de la fenêtre.

— Comment ! mes enfants, vous êtes déjà de retour, s'écria la femme. Que de choses vous avez apportées !

— Du pain et du sel comme vous le désiriez ; dans cette cruche il y a le petit-lait et nous avons apporté du lait pour vous, puisque vous n'êtes pas malade, expliqua Pierre. André a pensé que votre dame ne prendrait

peut-être pas le petit-lait aujourd'hui, et que vous feriez du café ; alors, il a apporté du beurre et du fromage. Il peut bien le faire puisqu'un jour, tous les troupeaux seront à lui.

Les enfants se demandèrent pourquoi les yeux de la femme se remplissaient de larmes. Elle les essuya rapidement et embrassa le petit garçon.

— Tu as raison André, je vais faire du café et vous allez déjeuner avec moi. Entre temps, ma dame va peut-être se réveiller.

Pendant que le café se faisait, les enfants apprirent que la femme se nommait Moravetz et qu'il leur était permis de lui dire « tante ». Elle leur raconta qu'elle avait, autrefois, habité dans la montagne, un chalet semblable à celui-ci. Plus tard, ses parents étaient partis pour l'Amérique, et c'est là qu'elle s'était mariée. Après avoir perdu son mari et sa fille, elle était entrée au service de la cantatrice qu'elle soignait comme une mère, depuis dix ans déjà.

Avant qu'ils eussent le temps de s'en apercevoir, elle plaça devant chaque garçon une jolie tasse à filets dorés, remplie de café, et un morceau de gâteau ; car le fameux sac à provisions avait été retrouvé. Il eût d'ailleurs été dommage de perdre un aussi excellent gâteau.

Au moment où le déjeuner se terminait, on entendit, venant de la chambre, le son argentin d'une clochette et la tante partit en courant comme une jeune fille.

— Nous devrions partir, s'écria Pierre, mais André regarda Palko pour voir ce qu'il en pensait. Le jeune homme avait apprivoisé le beau chat et lui donnait de petits morceaux de gâteau trempés dans le café, que la

bête saisissait avec ses deux pattes de devant, à la façon d'un écureuil ; il finit même par s'asseoir en ronronnant sur les genoux de Palko.

Nous ne pouvons tout de même pas laisser laver à la tante, la vaisselle que nous avons salie, opina Palko, et il se leva pour aller chercher de l'eau. Pierre sortit aussi pour prendre du bois et André resta seul, dans la cuisine.

Soudain, la porte de la chambre s'ouvrit et, à côté de la voix de la tante, une autre voix pure et cristalline se fit entendre, une voix dont le timbre fit battre le cœur du petit garçon. C'était comme un souvenir lointain qui surgissait du passé, comme un écho d'un temps oublié qui venait jusqu'à lui. Le chat bondit et se précipita sur la porte de la cuisine qui n'était qu'appuyée et qu'il ouvrit d'un coup de patte. André s'aperçut à peine de la disparition de l'animal, tant il était encore ému du choc qu'il venait d'éprouver, et il fallut l'arrivée de ses camarades pour le ramener à la réalité.

Palko lava les tasses, Pierre les essuya et quand tout fut remis en ordre, les trois garçons quittèrent doucement la maison.

VII

Sept jours ! quel laps de temps à la fois bref et long ! Que de choses peuvent se passer en sept jours ! Et parfois ils s'écoulaient comme un rêve.

C'était bien ce qu'éprouvait André Gemersky en marchant à travers bois, une semaine après les événements que nous avons racontés. Et pourtant, tout ce qui s'était passé depuis lors appartenait bien au domaine de la réalité. C'était un fait que la dame malade était installée dans la maison de Palko, mais bien qu'André lui eût déjà apporté trois fois le petit-lait, il n'avait jamais eu la chance de l'apercevoir. La tante disait chaque fois que sa malade dormait, mais pourquoi se reposait-elle justement quand c'était lui qui venait ? Pierre l'avait déjà trouvée dans la cuisine et avait reçu d'elle une belle boîte de bonbons. Palko avait même pu lui lire quelques passages de son petit livre et il avait raconté à André combien la dame était jolie. Mais André n'arrivait pas à la rencontrer. Que de fois il avait prié — et ce matin encore — pour que la dame ne dorme pas lorsqu'il arriverait au chalet et qu'il puisse, enfin, lui souhaiter la bienvenue dans « ses » montagnes. Car, depuis quelques jours, cette pensée s'imposait sans cesse à lui, qu'il était le possesseur de toute la région, pensée qui ne lui était jamais venue auparavant. Les jeunes pâtres avaient implanté cette vérité dans son esprit en lui faisant continuellement re-

marquer que tout ce qu'on apportait à la dame malade : lait, beurre, fromage, lui appartenait en propre. André trouvait finalement ce sentiment de propriété assez agréable. Puisque Palko pouvait dire : « notre chalet », pourquoi André ne dirait-il pas : « nos champs, nos montagnes, nos troupeaux ». Il réalisait en même temps que, si la dame malade était locataire de Palko, elle était aussi son hôte à lui et, lorsqu'elle serait rétablie, il se réjouissait déjà de la recevoir au chalet de Filina.

Le petit garçon était plongé dans ses pensées quand il atteignit le carrefour d'où un sentier s'en allait vers le Rocher des Fées, tandis que l'autre conduisait à la maisonnette. L'air était pur et léger, apportant distinctement le son des clochettes du troupeau qui pâturait non loin de là. « Mes troupeaux » se dit André, en souriant, puis il se mit à courir sur le chemin qui descendait, avec l'intention d'aller s'asseoir un instant sur le petit banc, près de la maison. Mais, ô surprise ! le banc était occupé . . . et André crut apercevoir une des fées qui, d'après les récits de Stévo, descendaient du rocher la nuit de la Saint-Jean, et venaient danser dans les prairies. Encore devaient-elles être moins belles que la radieuse apparition qui s'offrait à ses regards. Une couverture fleurie recouvrait le banc sur lequel de nombreux coussins avaient été arrangés et la jeune femme s'y reposait, négligemment appuyée sur son coude, ses grands yeux gris errant sur le paysage de montagne que l'entourait.

André posa doucement sa cruche et joignit les mains, dans un geste de naïve admiration. Tandis qu'il contemplait le pâle visage aux traits délicats, il lui sembla tout à coup être transporté bien loin en arrière, dans le pays

mystérieux du souvenir. Si la jeune dame enveloppée d'un peignoir couleur bouton d'or s'était tournée vers le petit garçon, elle l'eût trouvé charmant dans le costume tout neuf que le docteur lui avait récemment apporté, qui était presque semblable à celui de Palko : une chemisette brodée, une culotte étroite, de hauts souliers lacés et un petit chapeau rond orné de longs rubans. Pierre avait reçu, lui aussi, un costume analogue et les trois garçons avaient fait sensation en entrant la veille à l'église, ainsi habillés. Mais les regards de la dame ne se portaient pas dans la direction du gentil petit Slovaque.

Entre temps, André s'était ressaisi, comprenant bien que c'était la dame malade qui était assise sur le banc, le gros chat auprès d'elle, et il se reprocha d'apporter le déjeuner trop tard, puisque la dame était déjà levée. Rassemblant tout son courage, il s'avança vers elle, lui souhaila le bonjour. La dame sursauta et regarda avec étonnement l'enfant qui s'approchait.

— Bonjour, Madame, dit-il en saluant, je vous apporte le petit-lait et je vous prie de me pardonner si je suis en retard ; je me suis pourtant bien dépêché.

— Tu m'apportes le déjeuner ! dit-elle en se levant et en saisissant la cruche. Mais . . . c'est beaucoup trop lourd pour toi !

— Non pas ! répliqua le petit garçon tout heureux de pouvoir enfin contempler la dame à son aise, de sentir sa main prendre la sienne.

— Comment t'appelles-tu ?

— André.

— Habites-tu aussi là-bas, dans le chalet ?

— Oui, j'habite chez l'oncle Filina et je m'y trouve très bien.

— Pourquoi n'est-ce pas Pierre ou bien Palko qui a apporté le lait aujourd'hui ? interrogea-t-elle.

— Nous venons chacun à notre tour.

— Chacun à votre tour ? mais je ne t'ai pas encore vu.

— C'est pourtant la troisième fois que je viens . . . seulement, vous dormiez toujours.

— Vraiment ! J'ai donc manqué ta visite chaque fois, mais je veux me rattraper aujourd'hui et tu vas venir te reposer chez nous. Vois, la tante nous attend déjà et la jeune femme tendit la cruche à Madame Moravetz qui sortait de la maison.

— Voyez qui nous apporte, ce matin, le petit-lait. Vous devez vous connaître déjà, mais moi ; je vois ce petit visiteur pour la première fois et je demande un bon déjeuner pour lui.

Les mains de la tante tremblaient légèrement quand elle saisit la cruche et elle rentra précipitamment pour faire chauffer le lait.

Comment André aurait-il pu s'imaginer que le Seigneur Jésus l'exaucerait si merveilleusement ! Alors que Pierre n'avait vu la dame qu'à la cuisine, il eut le privilège d'entrer dans la belle chambre, si élégamment arrangée avec un divan de velours et des fauteuils aussi confortables que ceux du château de Gemersky. La dame le fit asseoir à côté d'elle, sur le sofa et lui montra un album rempli de vues, de toutes sortes de paysages qu'elle lui nommait.

— Connaissez-vous vraiment tous ces endroits ? se risqua à demander André.

Le visage de la dame s'assombrit.

— Oui, mon petit, mais maintenant, je ne désire plus qu'une chose : rester ici, dans ces paisibles montagnes et n'avoir plus rien à faire avec le monde, si méchant et pervers.

La tante entra avec le déjeuner et André dut s'asseoir à une jolie table bien servie. Comme il s'était habitué à faire la prière avant le repas, ses lèvres s'ouvrirent tout naturellement et il termina son action de grâces par ces mots : « Je te remercie aussi, cher Sauveur, de ce que tu as si bien exaucé ma prière ».

La dame avait déjà porté sa tasse à ses lèvres, mais elle la posa vivement et couvrit son visage de sa main, tandis qu'une larme perlait au bout de ses cils dorés. Quand le petit garçon fut rassasié, la dame lui demanda soudain pour quel exaucement il avait remercié le Seigneur. André lui expliqua alors combien il avait désiré la voir et combien il avait envié ses camarades, plus heureux que lui.

Le déjeuner terminé, André demanda à regarder le deuxième album qui se trouvait sur la table. Celui-ci contenait des photos et la dame y était représentée plus de dix fois, dans les costumes les plus divers. Le petit garçon avait appuyé sa tête bouclée sur sa main et il s'absorbait dans la contemplation d'une grande photo sur laquelle la dame portait un manteau de cour et un diadème. Au-dessous on lisait : « Mary Slavkovsky, dans Mary Stuart ».

— Que regardes-tu là ? demanda la dame, en posant sa main sur les boucles blondes.

— Je regarde cette photo et je voudrais savoir si vous avez joué au théâtre ?

— Que sais-tu du théâtre ? dit la dame étonnée. serais-tu déjà allé. Mais non, ce n'est pas possible.

— Non, non, murmura l'enfant d'un air attristé.

— Qu'as-tu donc mon petit ? questionna la dame en passant son bras autour des épaules d'André.

— Je pense à ma maman qui doit être ainsi sur beaucoup de photos, et moi je ne puis pas la voir.

— Ta maman ? n'est-ce donc pas une paysanne ?

— Oh, non ! s'écria l'enfant, un éclair dans les yeux. C'est une chanteuse célèbre, mais je ne crois pas que je la reverrai jamais . . . elle a dû m'oublier depuis longtemps, ce qui fait que je n'ai plus personne, ni père, ni mère. J'en ai souvent été bien triste, mais depuis que Palko est venu chez nous et qu'il m'a appris à connaître le Seigneur Jésus, je ne me sens plus orphelin, car je sais qu'Il m'aime et qu'Il est toujours avec moi.

Le petit garçon s'arrêta, car la dame était devenue toute pâle. Elle laissa retomber le bras qui entourait André et un gémissement s'échappa de ses lèvres.

— Tante ! Tante ! cria l'enfant épouvanté. La tante Moravetz entra précipitamment, elle bassina les tempes de la jeune femme avec de l'eau de Cologne et la fit s'étendre sur le sofa où, insensiblement, elle revint à elle. La tante prit alors le petit garçon par la main, le conduisit à la cuisine et répondit à ses questions angoissées que la dame était encore très faible et avait besoin de repos. Puis elle demanda à André de quoi il avait parlé et quand il eut tout raconté, elle soupira profondément et murmura : « Il faut que cela arrive ; le plus tôt sera le mieux ».

Elle engagea alors André à rentrer chez lui, mais elle l'empêcha de reprendre la cruche.

— Envoie-nous Palko cet après-midi, dit-elle. Il a promis de conduire ma dame chez vous. A partir de demain, elle ira elle-même au chalet boire le petit-lait.

— Mais, si elle est encore malade ? demanda André d'un air préoccupé.

— Elle n'est plus malade, un peu faible seulement, et cette faiblesse doit être surmontée.

Il n'y a pas de bonheur parfait sur la terre : André serait rentré trop heureux ce jour-là si sa rencontre avec la dame de la maisonnette s'était autrement terminée. Mais l'incident survenu l'avait tellement bouleversé que l'oncle Filina le trouva tout en larmes dans le bois. Tandis qu'il le chargeait comme un petit agneau sur ses fortes épaules, André entoura le cou de l'homme de ses bras et se mit à lui raconter tout ce qui s'était passé.

— Voyez-vous, oncle Filina, j'ai dû lui dire quelque chose qui lui a fait de la peine, mais je ne sais quoi, termina l'enfant en sanglotant.

— Ne pleure pas, dit Filina, et tranquillise-toi. Tu as dit ce que Dieu t'a inspiré. Puisque la dame doit venir chez nous cet après-midi, tout s'arrangera.

Ayant ainsi consolé André, Filina le porta jusque dans sa chambre et ne le quitta que lorsqu'il fut paisiblement endormi.

Un peu plus tard, les bergers s'étonnèrent de voir leur maître, revêtu de ses habits du dimanche, qui s'engageait dans le sentier conduisant au Rocher des Fées. Ils pensèrent qu'il s'en allait à la ville, ce qui les surprit, puisqu'il y était allé la veille.

Pendant ce temps, la maisonnette de Palko retentissait aussi de pleurs déchirants et ceux-là ne se cal-

mèrent pas facilement, malgré les soins de la tante Moravetz.

— Il était là, sanglotait la jeune femme, mon trésor, mon enfant bien-aimé et je n'en savais rien ! . . . Il s'est fatigué à porter cette lourde cruche. Il soupirait après moi et il ne m'a pas reconnue ! . . . Mais moi, n'en ai-je pas fait autant ? Il croit que sa mère l'a oublié depuis longtemps. Ce n'est pas vrai ! rien en ce monde n'a pu me faire oublier mon unique trésor. C'est mon père ! si tu savais ce que ta fille est devenue. Toi qui lui avais appris à joindre les mains et à prier Dieu ! Elle a tout oublié, elle a été une mauvaise épouse et une mère dénaturée. Si tu savais comme tous tes pronostics se sont réalisés !

La jeune femme pleurait amèrement et rien ne pouvait la consoler. Quelle consolation reste-t-il pour les fils et les filles qui ont méprisé les conseils de parents chrétiens et qui souffrent d'avoir voulu suivre leur propre voie ?

Tante Moravetz finit par sortir et, comme elle pénétrait dans la cuisine, elle entendit un bruit de pas et vit entrer le vieux Filina. Il lui demanda s'il pourrait voir sa maîtresse, car il avait une communication importante à lui faire.

Un moment après, le berger était assis en face de la jeune dame.

— Je suis venu, Mme Slavkovsky, dit-il gravement parce que vous devez mettre un terme à une situation qui dure depuis des années. C'est un péché de laisser grandir comme un orphelin un enfant qui est votre fils, m'a dit le docteur, tout comme il est le fils de mon maître. Et ce pauvre enfant, aimant et délicat, doit grandir seul et délaissé.

Sa voix était si sévère que la jeune femme étendit les mains vers lui, dans un geste de supplication.

— Que puis-je faire ? Ils me l'ont enlevé et l'ont confié à Gemersky. Mon avocat a fait tout ce qu'il a pu pour le lui arracher mais il n'a pu y parvenir !

— Seriez-vous prête à l'aimer ? à vous occuper de lui, comme une mère doit le faire, si mon maître acceptait de vous le rendre ?

— Si je suis prête à l'aimer ? Je mérite, il est vrai, que vous me posiez une question pareille . . . Mais que vous le croyiez ou non, je ne demande qu'à tout sacrifier pour qu'il me soit rendu. Mais, mon enfant m'aimera-t-il, lui, malgré mon indignité ?

— Oui, il vous aime, comme savent aimer de pauvres êtres abandonnés. C'est pourquoi, je suis venu vers vous, car une occasion vous est offerte — qui ne se renouvellera pas — de rentrer en possession de votre trésor. Votre ancien mari se trouve dans une situation embarrassée, il est criblé de dettes et vient de mettre en vente sa propriété de Gemersky. Si vous avez les moyens de l'acheter — et le docteur affirme que vous les avez —, rachetez donc la propriété de première main, avant que d'autres acquéreurs se présentent et faites savoir à mon maître, par votre avocat, que vous ferez passer les biens sur la tête de votre fils, dès que vous aurez en mains sa promesse écrite de vous rendre l'enfant. Il y consentira certainement car il a toujours dit qu'André étant l'aîné, c'était lui qui devait hériter du domaine. Tout le monde le sait et il n'y aurait plus aucune honte à vendre le bien de famille, s'il revenait à l'héritier naturel. C'est un très beau domaine qui, mieux dirigé, pourrait rapporter bien davantage et je

crois que vous ne feriez pas une mauvaise affaire en l'achetant.

— Oncle Filina ! s'écria la jeune femme, en prenant entre ses petites mains la main rugueuse du berger comment puis-je assez vous remercier pour un semblable conseil ! Je ne sais si les capitaux que je possède suffiront pour l'achat de la propriété, mais j'ai des bijoux de grande valeur qui compléteront la somme et il me restera sûrement encore quelque chose. Je ne suis pas aussi inexpérimentée dans l'agriculture que vous le croyez, car je suis fille de fermiers. Seulement, qui va s'occuper de l'achat ? mon avocat est absent.

— Le docteur s'en chargera. Vous irez avec lui chez le gérant chargé de la vente et vous achèterez vous-même. Dès que vous serez devenue propriétaire, vous engagerez les pourparlers au sujet de l'enfant. C'est, du moins, ce que je vous conseille. Mais faites-vous connaître dès aujourd'hui à André, pour qu'il ne se tourmente plus. Venez chez nous, cet après-midi ; Palko viendra vous chercher.

Filina s'était levé.

— Je ne serais pas venu chez vous aujourd'hui, reprit-il car vous êtes encore souffrante, mais l'achat pressait, et puis, André avait tellement pleuré qu'il en était tout tremblant. Il a le cœur très tendre et il était désolé de vous avoir fait de la peine. Il n'a pas seulement besoin de fortifier sa santé au grand air de nos montagnes : ceci n'est que pour le corps ; mais plus encore il a besoin de l'affection d'une mère. Son Père, c'est le grand Dieu des Cieux. Allons, que Dieu vous garde.

— Oncle Filina, demanda la jeune femme, en se levant à son tour, savez-vous pourquoi je me suis séparé du Comte de Gemersky ? ou pensez-vous que j'aie ét

une femme infidèle parce que j'étais une artiste ?

— Le docteur m'a dit que mon maître avait eu des torts envers vous ; je ne veux pas en savoir davantage. Nous avons bien assez chacun de nos propres fautes. Dieu nous voit et nous connaît.

La voix de Filina s'était adoucie. Il tendit la main à la jeune dame et s'en alla.

* * *

— Comment ! oncle Filina, vous êtes déjà de retour de la ville ? s'exclamèrent les pâtres, en voyant arriver le vieux berger.

Palko se détacha du troupeau pour venir vers lui, un mouchoir noué à la main rempli de beaux champignons.

— Je n'étais pas à la ville, dit-il. Mais que fais-tu là Palko ? Filina s'était assis sur un tronc d'arbre et le jeune homme s'étendit auprès de lui sur la mousse.

— Je suis venu apporter à Stévo une lettre de sa mère, dont le garde forestier m'avait chargé. Il a été bien content de la recevoir, car sa mère vient d'être très malade et c'est la première fois qu'elle peut écrire elle-même.

— Je m'en réjouis aussi, car c'est une brave femme et, pour un fils, rien ne remplace sa mère. Mais, dis-moi, où as-tu trouvé ces magnifiques champignons ?

— N'est-ce pas qu'ils sont beaux ? Je les ai découverts au fond de ce creux. Joschko doit nous les préparer ce soir pour le repas.

— C'est très bien, seulement, tu devrais choisir les plus beaux et les apporter cet après-midi aux dames qui habitent ta maisonnette. Ce plat leur plairait certaine-

ment. Et tu seras, au retour, le guide de la jeune dame qui doit venir aujourd'hui nous rendre visite.

— Le trajet ne sera-t-il pas trop long pour elle ?

— Je ne pense pas : vous marcherez doucement.

— Mais n'est-elle pas très faible ?

— Je viens de la voir, j'arrive de chez elle.

— Vraiment ? C'est donc là que vous étiez !

Filina resta un moment silencieux comme s'il réfléchissait. Puis, dirigeant son regard perçant sur le jeune homme :

— Je vais te confier quelque chose Palko, dit-il, et peut-être pourras-tu m'aider dans un moment difficile.

— Bien volontiers, oncle Filina, de quoi s'agit-il ?

— Tu sais qu'André Gemersky est propriétaire de tous ces pâturages ?

— Mais oui, je le sais.

— Et la jolie dame dont nous parlons, n'est autre que sa mère.

— Que me dites-vous là ? s'écria Palko, en se relevant d'un bond. Comment se fait-il alors qu'André n'y vive auprès d'elle ?

— Parce qu'elle est séparée de son mari qui est, lui-même, remarié depuis plusieurs années.

— Est-ce permis ? Est-ce que le Seigneur Jésus ne l'a défendu pas ?

Tu sais Palko, les hommes font beaucoup de choses que le Seigneur défend. Je sais bien que c'est un péché, mais des quantités de gens le commettent. Quand le Comte de Gemersky a épousé sa première femme, notre voisine, c'était une jeune cantatrice très connue et

Amérique. Lorsqu'il l'a amenée ici, ses parents ne l'ont pas bien accueillie parce qu'elle n'appartenait pas à la noblesse, et je crois qu'ils se conduisirent très méchamment avec elle. Lui, tel que je le connais, n'était pas homme à défendre sa femme envers et contre tous. Peut-être lui-même regrettait-il de l'avoir épousée en voyant quel mariage plus avantageux il aurait pu faire. Bref, je ne sais ce qui se passa entre eux. Ce qui est sûr c'est qu'un jour, son mari étant absent, la Comtesse s'enfuit en emmenant son petit garçon. Ils habitaient Budapest à ce moment-là. Pour gagner sa vie, la jeune femme retourna au théâtre et mit l'enfant en nourrice. Le procès eut alors lieu, le Comte reprochant à sa femme de l'avoir abandonné, et celle-ci refusant de retourner avec lui. C'est ainsi que le divorce fut prononcé et l'enfant donné au père. Naturellement, tant qu'André se trouvait chez les gens auxquels sa mère l'avait confié, il n'entendait pas mal parler d'elle. Mais, lorsqu'il fut placé par les soins de son père, ce fut bien différent. Le pauvre petit ne peut pas avoir une bien haute idée de sa mère et, pourtant, il lui garde une profonde affection. Je suis donc allé voir cette dame ce matin, pour lui conseiller de reprendre l'enfant avec elle et de se faire connaître à lui aujourd'hui. Et c'est pourquoi je t'ai raconté tout cela Palko, afin que tu prépares André à la visite qu'il va recevoir.

Un silence suivit. Filina regarda le jeune homme dont l'expression était devenue sérieuse.

— Ne veux-tu pas faire cela, Palko ?

— Je veux bien ; mais il faut d'abord que je demande son aide au Seigneur Jésus, car ce n'est pas une petite affaire. Quel bonheur qu'André Lui appartienne déjà ! Il pourra ainsi aider sa mère à venir à Lui. Mais vous,

oncle Filina, quand vous déciderez-vous donc à vous donner au Seigneur ?

Palko avait prononcé ces paroles avec une telle assistance affectueuse que de grosses larmes remplirent les yeux du berger.

— Je ne sais que te répondre mon garçon. Moi-même je ne saurais expliquer ce qui se passe en moi, mais, depuis que j'ai voulu imiter Zachée, il me semble que le poids terrible qui m'oppressait depuis des années, m'a été enlevé. Par moments, j'ai vraiment le sentiment que le Fils de Dieu habite en moi, surtout quand je lis la Bible et que tout s'éclaire si extraordinairement pour moi. Que dois-je faire maintenant ? je ne le sais pas.

— Mais vous avez accepté le Seigneur, oncle Filina s'écria Palko, en sautant de joie. Il est venu chez vous, il a enlevé le fardeau de votre péché et l'a jeté derrière lui !

— Le crois-tu vraiment mon garçon ? demanda Filina émerveillé. N'ai-je rien d'autre à faire ?

— Plus rien. Nous n'avons rien d'autre à faire que croire. Ne savez-vous pas qu'il est écrit : « Venez à moi vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous donnerai du repos ». Ne voulez-vous pas le croire ?

— Je le crois, mon fils, je le crois. Il est venu chercher et sauver ce qui était perdu. Il est venu me chercher, il m'a trouvé au fond de ma tristesse et de ma honte et il m'a délivré.

Lorsqu'un moment après Filina et Palko s'agenouillèrent sur la mousse pour faire monter vers Dieu leurs actions de grâce, les anges se réjouirent de ce qu'un pécheur de plus était sauvé et de ce qu'un nom nouveau était inscrit dans le Livre de Vie. Pierre Filina avait

accepté le Seigneur Jésus comme Sauveur et, dès lors, son péché ne pesait plus sur lui. Pour la première fois, il pria à haute voix, remerciant le Fils de Dieu pour sa mort sur la Croix, et le bénissant aussi d'avoir envoyé Palko vers lui.

Le jeune homme se releva en soupirant.

— Je suis content d'en avoir fini avec vous, oncle Filina, dit-il ; ainsi je pourrai prier davantage pour la conversion de la mère d'André et je veux croire qu'elle aussi se tournera bientôt vers le Sauveur.

Ils marchèrent quelques instants ensemble, puis Filina prit un sentier vers les pâturages, tandis que Palko regagnait le chalet en chantant de tout son cœur.

L'après-midi, une joyeuse animation régnait dans la maison. Les trois garçons astiquaient avec tant de soin, qu'il ne resta bientôt plus le moindre grain de poussière. André avait apporté des fleurs dont on tressa une guirlande et l'oncle Filina l'accrocha au-dessus de la porte.

— Voilà, je suis prêt à partir, déclara Palko. Accompane-moi, André ; je te montrerai de jolies fleurs non loin d'ici, et tu pourras les cueillir pour garnir la table.

— Oui, c'est bien l'heure de partir, acquiesça Filina en hochant la tête. Allez vite mes enfants !

André obéit avec entrain et suivit son camarade jusque dans le bois. Ils s'arrêtèrent à l'endroit où se trouvaient les fleurs.

— Asseyons-nous un instant, proposa Palko, quand le bouquet fut achevé et placé dans un ruisseau qui coulait tout à côté. J'aimerais te demander quelque chose : est-ce que tu ne te souviens plus du tout de ta mère ?

— Ma mère ? répéta André, tout surpris par cette

question inattendue. Je ne me rappelle pas grand'chose d'elle, si ce n'est qu'elle était très jolie et avait une belle voix.

— Et si elle arrivait tout à coup ici, serais-tu content ?

— Si elle venait ici ? s'exclama l'enfant en ouvrant de grands yeux. Mais elle ne pourrait venir près de moi puisque j'appartiens à mon père.

— Que t'a donc raconté la femme chez laquelle tu habitais ?

— Elle m'a dit que ma mère nous avait quittés, mon père et moi, parce qu'elle nous préférait le théâtre. Elle paraît qu'on lui donne de si beaux bijoux et que, quelquefois, les gens ont dételé les chevaux de sa voiture pour la traîner eux-mêmes, tellement elle est acclamée.

— Et tu as cru vraiment qu'elle ne t'aimait plus ? demanda Palko.

— Non, je ne l'ai pas cru, car je l'aimais, je l'aimais tant !

— Il ne faut pas le croire. Je sais, par l'oncle Filin, que si ta mère est partie, c'est parce que la famille de ton père ne l'aimait pas : on lui en voulait de ne pas appartenir à la noblesse. Si elle est retournée au théâtre, c'est parce que c'était le seul moyen qui lui restait de gagner sa vie. Ton père l'avait amenée d'un pays lointain où elle ne pouvait retourner. Ce qu'est le théâtre, je l'ignore, mais elle ne devait rien faire de mal en chantant. Si elle avait connu le Seigneur Jésus comme nous le connaissons, sans doute l'aurait-Il dirigée dans un autre chemin ; et quand elle Le connaîtra, Il lui pardonnera certainement, même si elle a mal agi. Ce qu'

faut, c'est qu'elle apprenne à Le connaître et il faut que nous lui parlions du Sauveur, toi et moi.

— Mais elle est loin, très loin d'ici !

— Ne crois pas cela, André. Le Seigneur l'a envoyée vers nous et . . . la dame de notre maisonnette, c'est ta maman.

— Ma maman ? s'écria André en sautant sur ses pieds dans un transport de joie. Mais oui, oui, c'est elle ! C'est bien son visage et c'est sa voix aussi ! C'est pour cela qu'il me semblait, en la voyant, qu'on me racontait un conte de fées. Seulement, elle ne m'a pas reconnu, ajouta le petit garçon dans un sanglot.

— Pouvait-elle te reconnaître dans ce costume de paysan, alors que Pierre et moi t'avons à peine reconnu ?

— Crois-tu ? demanda André déjà consolé. Je t'en prie, Palko, emmène-moi vers elle, qu'elle sache que je suis son petit André.

— Elle le sait déjà : l'oncle Filina est allé le lui dire.

— Prends-moi avec toi, je t'en supplie. C'est moi qui l'ai rendue malade et j'ai cru qu'elle allait mourir.

— Après tout, viens avec moi. Le Seigneur Jésus le veut sûrement ainsi.

VIII

André Gemersky ne put jamais oublier l'impression qu'il ressentit lorsque, en arrivant devant la porte de maisonnette, il vit cette porte s'ouvrir et la jolie dame vêtue de bleu pâle, lui tendre les bras en s'écriant : « Mon André ! ». Le grand chapeau de paille qu'elle tenait à la main tomba à terre et l'enfant s'élança dans les bras tendus vers lui.

— Maman ! ma petite Maman ! . . .

Tandis que le petit garçon se suspendait à son cou, la jeune femme se mit à genoux pour l'éteindre. Ils pleuraient tous les deux et Palko pleurait aussi.

— Ah ! ma petite maman, que je t'aime ! Dis-moi que je t'appartiens et que tu me garderas toujours, il pleura André à travers ses larmes, tout en caressant le visage de sa mère.

— Oui, tu es bien à moi, lui répondit-elle, en se relevant, et je ne te donnerai à personne, tu peux en être certain. Mais allons maintenant chez l'oncle Filina, elle fera le nécessaire pour que tu ne me sois jamais repr

Ce fut aussi une promenade inoubliable que ce retour au chalet où ils furent, tous les trois, si joyeusement accueillis. Et quelle belle soirée ils passèrent ensuite ensemble ! Comme l'oncle Filina l'avait espéré, la mère d'André resta au chalet pour la nuit. Stévo alla chercher la tante Moravetz avec tout ce qu'il fallait po

les deux femmes : draps, coussins et couvertures, et leur installation fut vite faite.

Le soir, André était assis tout contre sa mère pendant que Joschko faisait rôtir un agneau et que Pierre aidait la tante à préparer la soupe, dans une grande marmite. L'oncle Filina racontait des anecdotes sur la vie au pâturage, que chacun écoutait avec intérêt. Après avoir dîné en plein air, on chanta un cantique et Palko lut un passage de l'Evangile. A la demande de Filina, il avait choisi le chapitre 15 de l'évangile selon Luc, qui parle du bon Berger cherchant la brebis égarée, et de l'enfant prodigue revenant à la maison paternelle. Palko développa un peu ce sujet comme il savait bien le faire : puis ce fut le grand silence, sous le ciel étoilé, interrompu seulement par le crépitement du bois qui achevait de se consumer. De temps à autre, on discernait aussi le bruit d'un sonnaile venant du côté des troupeaux et, au sommet des montagnes, apparaissait lentement la clarté argentée de la lune.

Soudain, la voix de Filina s'éleva grave et forte :

— La brebis perdue et retrouvée, c'est moi, mes chers enfants. Mes nombreux péchés ont été pardonnés par Dieu. Le Seigneur Jésus m'a cherché jusqu'à ce qu'il m'ait trouvé et je me suis donné à Lui, avec toute ma maison. Nous allons prier.

Il enleva son chapeau, joignit les mains et prononça l'oraison dominicale avec tant de ferveur que tous ceux qui l'entouraient en furent vivement impressionnés.

Lorsque tout fut tranquille dans le chalet, Filina fit sa ronde habituelle pour voir si tout était en ordre et il tressaillit en apercevant Mme Slavkovsky assise sur un banc près de la fenêtre d'André. Elle était enveloppée d'un châle de laine et les rayons de la lune éclai-

raient sa pose rêveuse et son regard perdu dans le v. Filina s'approcha et la jeune femme lui fit signe de s' seoir auprès d'elle.

— Vous avez dit, ce soir, que vous étiez la bre perdue, commença-t-elle de sa voix musicale. Mais, l' fant perdu c'est bien moi : la fille ingrate qui a vou loin de la maison paternelle, vivre sa vie.

— Que voulez-vous dire ? demanda Filina.

— Lorsque Palko nous parlait tout à l'heure de père si bon et nous disait comment son fils l'av abandonné, je n'ai pu m'empêcher de penser à m propre père, avec lequel j'ai agi de la même maniè Aussi ai-je récolté ce que j'avais semé. Elle soup profondément et Filina se pencha vers elle.

— Racontez cela, dit-il, vous pouvez le faire lib ment car je suis presque un vieillard et je pourrais ê votre père. Je saurai vous comprendre.

— Oh ! oui, je veux tout vous dire. N'est-ce pas vo qui avez sauvé mon pauvre enfant, alors qu'il était s au monde, et n'avez-vous pas agi comme un vrai père

* * *

— Nous habitons, en Amérique, une grande et be ferme. Mes grands-parents étaient venus jadis de l hême ; ils avaient acheté une petite propriété et com c'étaient de braves gens, travailleurs, et de bons ch tiens, Dieu avait béni leur entreprise. Ils avaient fils et une fille. Leur fils désira poursuivre ses études s'éloigna ; ils durent alors prendre un ouvrier à place pour les aider dans le travail de la ferme et garçon, qui était de leur pays, fut bientôt consid comme un membre de la famille, car il était gentil

sérieux. Or, un jour que mon grand-père était assez malade et se croyait sur le point de mourir, il fit venir son ouvrier et lui dit que, s'il n'avait pas laissé une fiancée au pays, il serait heureux de lui voir épouser sa fille. Il sentait qu'il s'en irait plus tranquille s'il voyait les affaires arrangées ainsi, et il savait d'ailleurs que sa fille aimait ce jeune homme. Celui-ci demanda à réfléchir ; puis il se décida à raconter sa vie passée à la jeune fille ; je ne sais ce qu'il lui dit, mais elle accepta de l'épouser et ne s'en repentit du reste jamais. Mon père fut toujours très bon pour ma mère. Mon grand-père guérit et travailla encore de longues années avec son gendre, si bien qu'ils purent acheter une ferme beaucoup plus importante. J'étais la seule enfant. Mon oncle Adalbert, qui s'était marié et qui habitait New York, proposa à mes parents de me prendre chez lui pour faire mon éducation, me permettre de poursuivre mes études, et me transformer en une vraie *lady*. Cette proposition plut beaucoup à mon grand-père et c'est ainsi que je vécus à New York, ne venant qu'aux vacances dans la ferme de mes parents. Mon oncle s'aperçut que j'étais bien douée pour le chant et il me fit donner des leçons, sans en avvertir mes parents ; je m'adonnai dès lors à ces études musicales qui me plaisaient fort, surtout à cause de tous les éloges qu'elles me procuraient.

Entre temps, un fait très important s'était passé dans ma famille, dont je vis les résultats quand je retournai à la maison pour la mort de mon grand-père. Une série de réunions religieuses avait eu lieu dans les montagnes qui avoisinaient notre ferme. Pendant plusieurs semaines, divers orateurs étaient venus annoncer l'Évangile ; notre famille avait suivi régulièrement

ces réunions et, à la fin, elle s'était entièrement à Dieu, selon l'expression consacrée. Je me rappelle bien comment mon grand-père nous parla, avec paix il mourut et combien ma grand'mère fut triste et consolée dans son chagrin. Cette fois-là, je me retirai littéralement de la maison pour retourner chez mon oncle. Le culte de famille avait été institué chez mon oncle et je ne me souciais pas de m'associer aux cérémonies qu'on y chantait ; il me semblait que j'étouffais dans cette atmosphère et je n'éprouvais que le désir d'aller. Mon père me laissa partir à regret. Mais j'eus encore un trimestre d'études devant moi et un an à préparer. Mes parents, qui m'aimaient tendrement, se réjouissaient à la pensée de m'avoir ensuite avec eux ; j'étais leur unique enfant et ils ne travaillaient que pour moi. Mais mon oncle partageait tout à fait mes sentiments et ne se souciait pas plus que moi de le suivre sur le chemin étroit.

Quand mes études furent terminées, je revins à la maison avec l'intention bien arrêtée d'obtenir de mes parents l'autorisation de devenir cantatrice et d'entrer au Conservatoire. Pendant plus de six mois, je suppliai. Je luttais avec des larmes, mais inutilement. Mon père était, à mon égard, d'une bonté angélique, alors que ma mère et ma grand-mère perdaient plus vite patience, mais rien ne pouvait vaincre la décision de mes parents. Je décidai de me passer de la permission qui m'était refusée.

— Qu'avez-vous fait alors ? demanda Filina.

— Je quittai la maison, reprit la jeune femme en sanglot dans la voix, laissant une lettre dans laquelle j'expliquais que j'aimais le monde, ses plaisirs, sa gloire, et que je ne voulais pas m'enterrer dans la ferme. J'allai chez mon oncle où mon pauvre père

rejoignit bientôt, mais toute sa tendresse et ses efforts ne purent avoir raison de mon entêtement.

— Lorsque tes illusions sur le monde se seront évanouies et que ton cœur déçu cherchera en vain un appui, me dit-il, tu te rappelleras que tu as un père qui t'aime, et tu reviendras vers lui. Jusque-là suivons chacun notre chemin. Le mien est étroit, mais il mène vers les cimes ; le tien est large, mais il conduit à l'abîme. Nos prières te suivront et t'entoureront d'une muraille de feu. Je sais à l'avance que des épreuves t'attendent, justement parce que nous prierons pour que tu ne cèdes pas au péché, comme d'autres le font.

Ce furent là ses dernières paroles ! Et, vraiment, je suivis la voie large. En peu de temps, je devins une cantatrice admirée et adulée. Devant la fille de simples fermiers s'ouvrirent les portes de la meilleure société. Quelques années plus tard, le Comte Gemersky entra dans ma vie, et par amour pour lui, je consentis à abandonner la scène. Pourtant, il m'avait promis que, même mariée, je continuerais à chanter et, en effet, il m'y autorisa tant que nous restâmes en Amérique. Mais une fois revenus auprès de sa famille, cela devint impossible. A partir de ce moment, tout alla comme mon cher père me l'avait prédit. Je ne veux pas en parler davantage, mais vous voyez par là combien je ressemble à l'enfant prodigue de la parabole.

— Vous ne lui ressemblez encore qu'à moitié, car le fils prodigue est revenu vers son père, ce que vous n'avez pas fait.

— Oui, vous avez raison, je ne l'ai pas fait. Quand je dus quitter mon mari, la honte seule m'empêcha de faire connaître à mes parents ma triste situation. J'écrivis à mon oncle pour lui demander un secours, et il

me l'envoya, à la condition expresse que je retournerais ou avec mon mari ou auprès de mes parents. Mais n'avais nullement envie de m'humilier et je ne me connaissais coupable de rien. Je revins donc au théâtre car il me fallait bien gagner ma vie, mais j'avais cœur brisé. Le monde fut bientôt de nouveau à mes pieds. Seulement, je connaissais, cette fois, sa perversité. Selon les prédictions de mon père, je ne pus résoudre à mener la vie dissolue de la plupart des artistes, et j'eus terriblement à souffrir. A la fin, les forces me trahirent, ma santé n'y résista pas et je conclus mon contrat. Dès lors, ma seule pensée fut de retrouver mon enfant que je voulais revoir, une fois au moins, avant de mourir. Voilà toute ma triste histoire.

— Non, votre histoire ne s'arrête pas là, dit Filina en souriant. Maintenant, il faut que vous reveniez vers votre Père Céleste qui m'a moi-même accueilli, et vous accueillera aussi, si vous le Lui demandez. Ensuite, retournez vers votre père terrestre qui prie sans doute en ce moment-même pour vous.

Pour le moment, prenez un peu de repos. Je vous souhaite une bonne nuit.

Filina s'éloigna. Un peu plus tard, tout était tranquille dans le chalet de montagne, sous la paisible clarté des étoiles.

IX

Le lendemain, le docteur était attendu. Il arriva de bonne heure, en voiture ; mais il ne s'arrêta pas et repartit presque aussitôt, emmenant avec lui la mère d'André et l'oncle Filina.

— Palko, prends les garçons avec toi, avait demandé Filina, avant de partir. Allez dans les bois où vous serez bien tranquilles et priez ensemble afin que le Seigneur fasse réussir notre projet.

Il était bien tard, le soir, quand le vieux berger entra ; les garçons étaient déjà presque endormis et c'est le matin suivant qu'ils apprirent qu'il fallait attendre encore huit jours pour connaître le résultat définitif de leurs démarches. Ils continuèrent donc à prier.

Quelle étrange semaine vécurent alors les enfants ! Tantôt ils allaient à la maisonnette de Palko, tantôt c'était la mère d'André qui venait chez eux. Car on avait convenu ensemble que, pour l'instant, André continuerait à habiter le chalet. Parfois sa mère venait se coucher près de lui, tandis que Pierre raccompagnait la tante Moravetz, ce qui lui valait un bon dîner ! André, ravi d'avoir sa maman près de lui, s'endormait en lui tenant la main, après avoir entendu les belles histoires qu'elle lui racontait. Et quelle joie d'aller au matin la réveiller en l'embrassant ! Il aimait aussi les longues promenades à travers prés et bois, quand l'oncle Filina montrait à sa mère les pâturages et les troupeaux et

qu'on s'arrêtait, de loin en loin, pour causer pâtres. Ces courses au grand air avaient le effet sur la santé de la jeune femme qui dormait et reprenait de l'appétit. Filina était pleine d'air pour elle, mêlant à l'attitude respectueuse d'un fils l'affectueuse autorité d'un père.

Le dimanche, André devait aller dîner chez sa mère. Comme il arrivait tout joyeux dans la maison, il vit sa mère assise devant la table et qui pleurait à la main une lettre qu'elle venait d'écrire. Le jeune homme courut vers elle et l'entoura de ses bras.

— Oh ! maman, pourquoi pleures-tu ainsi, c'est t-il. Qui t'a fait de la peine ?

— Je pleure sur moi-même, mon chéri, parce que je suis très méchante.

André avait peine à admettre une chose pareille qui considérait sa mère comme un ange. Il se souvint pourtant les paroles que Palko avait lues la veille : tous ont péché et se sont privés de la gloire de Dieu et comment Palko avait expliqué que tant qu'un homme ne se sentait pas pécheur il ne pouvait être saint. Le Seigneur Jésus, car les malades seuls pouvaient être guéris. Il avait dit aussi que, seul, le Saint-Esprit était capable de créer la conviction de péché dans le cœur. Sa chère petite maman devait donc être travaillée par le Saint-Esprit et, bientôt, elle allait reconnaître le Seigneur !

— Pourquoi dis-tu que tu es méchante, demanda timidement le petit garçon.

— Parce que j'ai un bon et tendre père et que je suis cruellement affligé. Regarde André, c'est la première fois que je lui écris depuis de longues années.

— Tu lui demandes pardon, n'est-ce pas ?

— Certainement, mais je ne sais s'il me pardonnera.

— Le père de l'enfant prodigue lui a bien pardonné, car il l'aimait. Est-ce que ton père t'aimait aussi ?

La jeune dame soupira profondément, mais elle ne pleurait plus.

— Il t'accueillera bien si tu retournes vers lui.

— Nous verrons ce qu'il me répondra.

— Dis-moi, maman, ton père est bien mon grand-père ?

— Mais oui, mon chéri. Si Dieu permet que tu me sois entièrement rendu, nous irons ensemble le retrouver et tu joindras tes prières aux miennes. Vous vous comprendrez bien tous les deux puisque vous appartenez, l'un et l'autre, au Seigneur Jésus.

— Mon grand-père connaît aussi le Seigneur Jésus ! s'écria l'enfant tout joyeux. Oh ! alors, je suis bien sûr qu'il te pardonnera.

A ce moment, tante Moravetz vint appeler pour le repas qui se passa bien agréablement. Comme il finissait, Joschko vint demander s'il n'y avait pas de commissions pour la ville, car il allait y porter des fromages. La lettre écrite le matin lui fut confiée et la tante Moravetz en profita pour lui donner une liste d'emplettes à faire, sur laquelle figuraient des cerises pour les enfants. Après avoir mangé un bon morceau de gâteau, Joschko poursuivit sa route et, un peu plus tard, Palko et Pierre arrivèrent à la maisonnette. Ce fut un très joyeux après-midi et André vit avec plaisir combien sa mère était gaie et avec quel entrain elle prenait part à leurs jeux. Elle les accompagna même jusqu'au rocher des Fées et s'intéressa vivement au

récit que Palko lui fit de sa vie. Il raconta comment s'était perdu lorsqu'il était tout petit et avait été par des étrangers, comment sa mère était devenue folle d'avoir perdu son enfant et comment elle avait guéri en le retrouvant. Cette conversation se continua sur le chemin du retour, ce qui fait qu'ils se trouvaient arrivés au chalet sans même s'en être aperçus.

Et ce fut encore une splendide soirée d'été. L'air était merveilleusement teinté de rose et les derniers rayons du soleil couchant illuminaient encore le sommet des montagnes enveloppant d'une irréelle clarté le vallon, le chalet et ceux qui étaient assis au dehors.

— Puisque les gens venaient de si loin pour entendre chanter, dit Palko, s'adressant à la femme, nous aimerions bien que vous chantiez un peu pour nous.

Elle secoua la tête.

— Mes chants ne te plairaient guère, je le crains. D'ailleurs vous ne les comprendriez pas, car j'ai seulement chanté en italien ou en anglais, bien rarement en slovaque. Enfin, les paroles que je pourrais chanter ne viendraient pas dans cette solitude en face de la nature. Pourtant je voudrais te faire plaisir, Palko, te remercier pour ton captivant récit. Laisse-moi essayer de fléchir un peu.

Tous restèrent silencieux ; on n'entendait que le bruit des cloches paisibles des troupeaux. Soudain, la jeune femme releva la tête. J'ai retrouvé un chant slovaque que j'ai appris un jour, sur mer, au cours d'une traversée. Depuis lors, chaque fois que je l'ai chanté, bien des yeux ont pleuré. Il s'agit d'un bateau qui va sombrer. Voulez-vous que je vous le chante ?

— Oui, oui, s'écrièrent-ils tous ; et l'oncle Filina

revenait des prés, s'assit silencieusement à côté d'eux.

Une voix s'éleva alors, une voix merveilleuse, plus belle que le son des plus beaux instruments. On entendait, en l'écoutant, les notes les plus argentines, en même temps que le bruissement du vent dans les feuilles, le murmure du ruisseau et le grondement des vagues et, à travers le vallon résonnait, comme un torrent d'harmonie, le rythme nostalgique de la chanson slovaque :

Qui pourrait résister à la force brutale
Déchaînée dans la sombre nuit,
Et qui va bientôt plonger notre bateau dans l'abîme ?
Qui pourrait nous sauver de cet abîme
Qui déjà s'entr'ouvre pour nous ?
Notre vaisseau penche . . . il sombre.
Et personne ne peut venir à notre aide.
Plus d'un bras se tend désespérément !
C'est en vain. Jamais, jamais plus
Nous n'en reviendrons ! . . .

Lorsque la cantatrice avait chanté ces paroles pour la première fois, des milliers d'auditeurs avaient pleuré. Ce soir-là, c'était un bien petit groupe qui l'écoutait, mais l'émotion n'était pas moindre et le plus bouleversé de tous était l'oncle Filina. Palko, assis tout à côté, avait passé son bras autour du cou du berger, comprenant bien quel souvenir douloureux ce chant avait éveillé en lui. C'était dans un semblable naufrage qu'Yvan avait péri et, pour lui, ces paroles émouvantes s'étaient réalisées : jamais plus il n'était revenu.

Vraiment, aucun de ceux qui étaient assis autour de la mère d'André ne s'était imaginé qu'il pût y avoir au

monde une semblable voix. Son timbre m
joint à l'expression mise dans le chant, avait
réalité poignante aux paroles si tristes de la
les derniers mots, répétés comme un écho, s
venir de cette mer profonde qui avait englouti
geurs.

Voyant l'effet produit par son chant, la jeun
fit une chose qu'elle n'avait certes pas prévu
qui eût même semblé impossible quelques instants
paravant : elle se mit à chanter un cantique qu'elle
naissait depuis son enfance et qu'elle n'avait jamais
oublier.

« Ma foi te contemple — Agneau de Dieu
pour moi — O mon Sauveur ! — Ce sont tes
sures qui calment mon tourment — Qui m'apportent
paix — Et me purifient entièrement ».

Peut-être ce cantique n'avait-il jamais été chanté
une voix si admirable et les paroles n'en avaient-elles
que plus de relief. Quand la jeune femme se leva,
Filina s'approcha d'elle.

— Je vous remercie, Mme Slavkovsky, pour ce
veilleux cantique, dit-il avec émotion. Il me touche
bien. Votre triste ballade avait rouvert une plaie
fonde dans mon cœur ; ce chant de consécration
foi m'a apporté un baume ; soyez-en bénie. Je
demanderai maintenant de nous copier ce cantique
de nous l'apprendre, afin que nous y trouvions
notre vie, notre réconfort et consolation.

La jeune dame s'y engagea très volontiers. Elle
manda ensuite qu'on veuille bien lire la Parole
sans attendre davantage, car elle se sentait fatiguée.
Après cette lecture, chacun alla se reposer et la soirée
devint silencieuse.

En se couchant, Stévo ne put s'empêcher de dire à ses camarades :

— On racontait au château que, lorsque cette dame sortait du théâtre, les gens dételaient les chevaux de sa voiture et la tiraient eux-mêmes. Je le crois volontiers maintenant que je l'ai entendue. Avec une voix pareille, elle doit faire faire à chacun ce qu'elle veut.

X

Le dimanche suivant, le docteur arriva muni d'une grosse liasse de papiers, juste comme on déjeunait au chalet. Lorsque la mère d'André eut pris connaissance des papiers, elle serra son fils dans ses bras, riant et pleurant tout à la fois : « Mon enfant bien-aimé, tu es à toi maintenant ; je l'ai acheté pour toi et tu peux le dire, en toute vérité : « nos pâturages et nos troupeaux ». Mais, ajouta-t-elle avec un accent où vibrait son émotion, pourrions-nous continuer à dire : « nous, oncle Filina » ? Lui, je n'ai pu l'acheter et c'est à lui de décider si, oui ou non, il veut rester chez nous. Laisse-moi le mande-lui de rester.

— Ma réponse est toute prête, André, dit le berger en souriant. Si vous êtes contents de nous tous ici, nous restons volontiers, n'est-ce pas, mes amis ?

Tous les pâtres acquiescèrent avec enthousiasme et bientôt toute la contrée apprit que Mme Slavkovsky avait acheté le domaine et le ferait passer sur la tête de son fils dès que le Comte Gemersky donnerait son assentiment. Cet assentiment n'était pas douteux. Le régisseur donna aussitôt son congé et alla diriger une autre propriété. La mère d'André espérait en trouvant un plus honnête ; en attendant, elle promit aux domestiques d'augmenter leur salaire et la joie fut générale dans toute l'exploitation. Même les troupeaux, se

blait-il, faisaient tinter plus gaiement leurs sonnailles, comme pour fêter leur nouveau propriétaire.

Le cantique que la jeune femme avait appris aux habitants du chalet fut bientôt connu dans tout le pays. Les Slovaques sont toujours disposés à apprendre un nouveau chant et « le cantique de notre dame » pénétrait dans toutes les maisons. Quand la tante Moravetz vit quel succès avait ce chant, elle confia à Palko que sa maîtresse possédait un petit recueil de cantiques semblables, qui était venu d'Amérique. André demanda ce recueil à sa mère qui accepta de leur apprendre chaque jour un nouveau chant. Mais elle ne leur dit pas que c'était pour ne pas chanter ces mêmes cantiques qu'elle s'était enfuie, jadis, du toit paternel. L'oncle Filina invita les jeunes pâtres des autres fermes à se joindre à eux et tous ces garçons aux voix fraîches venaient répéter, avec joie, tous ces beaux cantiques qu'ils chantaient ensuite, le dimanche, à pleine voix, à travers les montagnes.

Un soir, Palko avait lu comment le Seigneur Jésus était allé de Nazareth à Capernaüm et habitait cette dernière ville, parce qu'à Nazareth on ne voulait pas Le recevoir. Il expliqua qu'aujourd'hui encore, le Seigneur ne voulait forcer personne et qu'Il laissait chacun libre de ne pas venir à Lui. Comme Il le fit pour les Nazaréens, Il s'éloignait à toujours de ceux qui ne voulaient pas de Lui. Palko fit ensuite un appel pour que personne ne se détourne du Seigneur Jésus, mais que chacun Le prie de rester près de lui à jamais.

— Que ce serait triste, dit-il, si notre pays était semblable à Nazareth et que le Seigneur soit contraint de nous abandonner ! car, là où Il se trouve, c'est le ciel sur la terre ; mais ceux qui s'éloignent de Lui s'enfon-

cent dans la nuit : ils s'en vont à la perdition éternelle.

Ce fut sur une impression grave et solennelle qu'il se sépara ce soir-là. Bien qu'André dormît à poings fermés, il crut entendre pleurer sa mère pendant la nuit, et, le lendemain matin, il comprit, en voyant ses yeux rougis, qu'elle n'avait guère dû dormir.

Un jour que Joschko avait apporté plusieurs commissions de la ville à la tante Moravetz, il commença faire l'éloge de Mme Slavkovsky, tout en absorbant copieusement le déjeuner qui lui était offert.

— Je me demande, dit-il tout à coup, pourquoi M. Comte s'est séparé d'elle. On n'en trouverait pas une pareille sur toute la terre.

— Ce n'est pas lui qui s'est séparé d'elle, mais c'est bien elle qui l'a quitté, dit la vieille femme, en fronçant le sourcil. C'est un homme méchant et infidèle. Elle, pauvre, l'aimait tant et avait tellement confiance en lui ! . . . Quand il l'a épousée, elle avait une grosse fortune qu'il a entièrement dissipée dans le jeu et dans bien d'autres turpitudes. Lorsqu'ils arrivèrent à Budapest, il avait déjà tout perdu ; il aurait voulu qu'elle remette à chanter, mais sa famille ne l'aurait pas toléré. Elle avait des bijoux de grande valeur qu'il lui extorqua, sous prétexte de les confier à une banque, mais, en réalité, ils lui servirent à payer les dettes qu'il avait contractées aux courses. Quand il s'aperçut qu'elle me méfiait de lui et que je conseillais à ma maîtresse de ne pas tout lui abandonner, il m'éloigna, en prétendant que je semais la discorde entre eux. Lorsque ma maîtresse se trouva seule, sa fortune disparue, ils commencèrent tous, sa mère, sa sœur et lui, à la regarder de haut. Elle avait été élevée en Amérique où les femmes ne sont pas traitées ainsi ; pourtant, par amour,

pour son mari, elle supporta tout pendant un an encore. Un jour, elle aperçut un de ses bijoux au cou d'une dame, et apprit ainsi jusqu'où allait la mauvaise conduite de l'homme dont elle était l'épouse méprisée. Bien des gens s'empressèrent alors de lui ouvrir complètement les yeux, lui disant que son mari ne l'avait jamais aimée et ne l'avait épousée que pour sa fortune, ce qui la blessa cruellement. Elle ne voulut pas rester un jour de plus sous le même toit que son mari et c'est alors qu'elle rassembla le peu qu'elle avait sous la main et s'enfuit à Vienne, en emmenant son fils. C'est là que je la retrouvai, très gravement malade. Elle avait réclamé au Comte ce qui lui appartenait ; mais il lui avait répondu que si elle ne rendait pas l'enfant, il ne lui renverrait rien. Pour soustraire le petit André à ses recherches, elle décida donc de le confier à une famille qui habitait dans la montagne et qui le soigna très bien. On le fit prendre là, lorsque, à l'issue du procès, le jugement le rendit à son père. De tout ce que sa femme lui avait laissé, le Comte Gemersky ne lui renvoya que quelques robes et un peu de linge ; sa famille se partagea le reste. Voilà comment on s'est conduit avec cette pauvre femme ! L'aide qu'elle a eue pour payer la pension de l'enfant lui est venue d'un oncle qu'elle a en Amérique, celui qui lui a fait apprendre le chant. Nous allâmes de Vienne à Berlin, puis à Rome et à Paris ; Mme Slavkovsky chantait à la fois pour subvenir à ses besoins et pour regagner l'estime du public, montrant que tout ce que le comte racontait à son sujet était inexact. Après avoir été en Angleterre, nous vîmes enfin en Russie. C'est là qu'elle eut les plus grands succès et, si elle avait accepté, elle serait devenue duchesse, mais elle n'a jamais voulu se remarier. Qu'auraient donné tant de grands personnages pour un

moment de libre causerie, comme ceux que nous a
avec elle ! . . . Mais, plus elle voulait se tenir à l'é
plus on la recherchait et, finalement, elle n'a pu
porter plus longtemps cette vie ; elle n'avait qu'un
sir : revoir son petit garçon, avant de mourir.
avons vainement cherché sa trace, lorsque Dieu a
mis que ma maîtresse tombât malade en chemin d
et que le Docteur G... fût appelé à la soigner. Par
elle apprit tout et c'est lui qui nous a engagées à v
ici. Maintenant, tu es au courant de la conduit
Comte Gemersky.

— Quel misérable ! quel bandit ! C'est ainsi qu
trompé et volé ! . . . Si l'un de nous volait une pou
une oie, on le jetterait en prison et on laisse en lib
un pareil gredin ! Sa femme aurait bien dû le dénonc
et lui faire rendre tout ce qu'il s'est approprié.

— Certainement, elle en aurait le droit, mais ell
veut rien faire de pareil. Tout ce qu'elle demande,
de vivre désormais tranquille. De ma propre initia
j'ai fait dire à cet homme, par notre avocat, que
faisait encore la moindre difficulté pour abando
l'enfant, un procès lui serait intenté, au sujet de
joux et de l'argent dont il s'est emparé. Mme Slav
sky, naturellement, ne doit rien en savoir, mais
avocat est pour elle un ami en qui on peut avoir
fiance.

On devine aisément que Joschko ne garda pas
lui toutes ces intéressantes révélations et tous
subordonnés du Comte Gemersky apprirent bien
quelle sorte d'homme leur ancien maître avait été.
prirent le parti de Mme Slavkovsky, désirant viver
qu'elle devînt effectivement la maîtresse du dom

Aussi, la saluaient-ils respectueusement quand elle passait près d'eux.

Les habitants du chalet commençaient à s'attrister à la pensée que le moment du départ de Palko approchait. Quand André parla de ce départ à sa mère, celle-ci sursauta. Elle n'avait jamais pensé que le jeune homme pourrait quitter ses amis et elle ne pouvait se représenter le chalet sans lui. Quand, le lendemain, Palko l'accompagna sur le chemin, la jeune femme demanda :

— Est-il bien vrai, Palko, que tu veux nous quitter ?

— Bien sûr, mon père arrive la semaine prochaine et, quand nous aurons travaillé quatre ou six jours à préparer le bois, nous partirons ensemble.

— Tu es content de retourner chez toi ?

— Très content. Je n'ai pas revu ma mère, ni mes grands-parents depuis plusieurs semaines ; il doit leur tarder de me revoir et nous serons heureux de nous retrouver ensemble.

— Ne regretteras-tu pas tes camarades ? Ils se désolent déjà, à l'idée de te voir partir.

— Naturellement, je les regretterai et l'oncle Filina aussi, car je l'aime autant que mon cher curé Malina. Je suis si heureux qu'il appartienne au Seigneur et puisse, maintenant, parler de Lui à d'autres. Ce qui me chagrine, c'est de partir sans savoir ce que vous-même, vous allez décider, au sujet du Seigneur. Vous nous avez chanté de si merveilleux cantiques, dont je garderai le souvenir toute ma vie ; vous les avez chantés, comme un ange au ciel, mais je souffre en pensant que vous ne réalisez pas ce que vous chantez. Hier, vous nous avez appris à chanter : « En sûreté dans les bras

de Jésus ; en sûreté sur Son cœur, — me confiant Son amour — c'est le ciel pour moi ! » Vous seriez heureuse si vous connaissiez cette paix de la petite bis retrouvée, dans les bras du bon Berger. Les premiers temps où j'étais ici, je me sentais parfois si seule je soupirais après ma mère, mais, dès que je réalisais la présence du Seigneur, la joie revenait en moi et tout allait bien. Pour vous, qui avez déjà tant souffert, quelle consolation ne trouveriez-vous pas en Lui ! Seulement si vous le laissez partir, comme l'ont fait jadis, les gens de Nazareth, Il s'en ira et vous resterez seule, toujours. André m'a dit que votre père appartenait au Seigneur ; André est sauvé lui aussi ; voulez-vous se refuser le salut ?

Les yeux du jeune homme s'étaient remplis de larmes.

— Ne pleure pas, Palko ! s'écria la jeune dame, visiblement émue. Je ne désire pas suivre l'exemple des Nazaréens, je voudrais même m'engager sur le chemin étroit, mais je ne le puis pas. J'ai trop péché pour que Dieu puisse m'accueillir et je n'ose implorer son pardon tant que mon père terrestre ne m'a pas pardonnée.

Comme ils arrivaient en vue de la maisonnette, tant Moravetz accourut vers eux, le visage bouleversé et tenant un papier à la main.

— Un exprès vient d'apporter cette dépêche, dit-elle, veuillez signer, je vous prie.

La jeune femme se laissa tomber sur le banc, près de la porte et, après avoir signé d'une main tremblante, elle ouvrit la dépêche. Son émotion était si intense que les caractères dansaient devant ses yeux et qu'elle ne pouvait remettre le papier à Palko en lui demandant de le lire.

— « New York — Je m'embarque pour aller vous retrouver — Ton père qui t'aime. »

— Est-ce vraiment cela, Palko ?

— Exactement.

— Mon père ! mon père ! Il vient ! Il m'aime donc encore et il a pardonné ! Palko, remercie Dieu ! je suis incapable de le faire.

Fondant en larmes, la jeune femme tomba à genoux et Palko se mit à prier : « Merci, Seigneur Jésus, parce qu'il a pardonné et qu'il va venir. Mais il est encore loin, tandis que Toi, tu es tout près. Si seulement elle voulait Te le demander, Tu lui pardonnerais aussi, car Tu l'aimes plus encore. Amen.

Une parole peut apporter la mort ou la vie. Dans celle de Palko, il y avait la vie ; et le cœur brisé, pour lequel il implorait la grâce divine, réalisa dans le même moment que le bon Berger était là, prêt à sauver. Jadis, ce cœur s'était détourné de Lui, mais aujourd'hui il voulait se donner. La femme en larmes, humiliée devant Dieu, comprenait à présent combien, gravement, elle avait péché contre Lui, en méprisant Sa croix et en repoussant Son amour. Elle avait refusé de chanter pour Lui, réservant sa voix pour le monde ; et le monde l'avait trahie, tandis que Lui restait fidèle et s'offrait encore à la sauver. Elle qui n'avait pas voulu entendre les plus grands prédicateurs, avait été amenée au Bon Berger par la voix d'un enfant ; et la brebis retrouvée éclatait en louanges. Palko ne pouvait comprendre ce que disait la jeune femme, car elle priait en anglais, mais il comprit que le Seigneur avait eu la victoire. Sa présence n'était plus utile, il le sentait bien et, tout doucement, Palko se retira.

XI

« Ne te vante pas du lendemain, car tu ne sais pas qu'un jour peut enfanter » nous dit la Parole de Dieu. Les habitants du chalet ne se doutaient pas, en effet, que le lendemain allait apporter une grave maladie. Le docteur, appelé, parut très inquiet en trouvant la maman d'André dans un tel état. Il pensait que la crise nerveuse qu'il essayait d'enrayer avait été provoquée par le choc que lui avait causé le télégramme de son père. L'oncle Filina et Palko étaient seuls à savoir qu'une autre cause avait aussi ébranlé la frêle constitution de Mme Slavkovsky, mais ils n'osaient en parler qu'entre eux et se contentaient de prier avec ferveur. La malade ne reconnaissait personne et c'était vainement qu'André essayait de la faire revenir à elle, par ses baisers et ses caresses. Elle reposait sur son lit comme une fleur dont la tige est brisée, mais son visage était empreint d'une joie et d'une paix indicibles. Aux moments, elle chantait un verset de cantique ou quelque fragment de la ballade des naufragés. Quinze jours coulèrent ainsi, sans apporter aucune amélioration.

Entre temps, Lesina était venu et il était repassé, mais sans emmener Palko. Il ne pouvait, dans de telles circonstances, priver André de la présence de ce carde plus âgé, qui était son appui le meilleur. Le docteur redoutait même l'effet que produirait sur la santé d'André le départ de son ami. Filina promit donc

père de Palko de lui ramener lui-même son fils, dès que Mme Slavkovsky serait guérie. Malgré les sombres pronostics du docteur, le berger restait persuadé que la mère d'André ne mourrait pas, mais se rétablirait parfaitement.

Entre temps aussi, la nouvelle était arrivée de Paris que tout s'était arrangé pour les affaires de Mme Slavkovsky, et que le comte lui avait reconnu le droit de conserver André auprès d'elle. On ne put, malheureusement, pas l'informer de cette joyeuse nouvelle, non plus que d'une autre, arrivée presque en même temps : celle du débarquement de son père à Hambourg et de sa prochaine arrivée en gare de G... Filina se tenait près du lit de la malade, la dépêche à la main, regardant tristement devant lui, tandis que la tante Moravetz pleurait silencieusement.

— Qu'allons-nous faire, oncle Filina ? Il arrive de si loin et ignore tout de ce qui est arrivé ! Que va-t-il dire quand il saura que c'est son télégramme qui a mis sa fille dans cet état ? En Russie déjà, les docteurs nous avaient dit que son système nerveux exigeait de grands ménagements et qu'il fallait lui éviter toute émotion. Ah ! que va-t-il penser, lui qui croyait lui causer une grande joie et qui a amené tout le mal ! . . .

— Ce que Dieu fait ou permet, est toujours le meilleur, dit gravement Filina. Ne vous inquiétez pas, j'irai l'attendre à l'arrivée et le préparerai à tout.

— Oncle Filina, emmenez-moi à la rencontre de grand-papa, supplia André en voyant, dans l'après-midi, le berger qui se préparait à partir.

— Je vais à pied et tu ne pourrais marcher aussi loin. Reste gentiment auprès de ta maman et tu recevras ton

grand-père ici. Je prendrai une voiture à la gare et nous serons, je pense, ici vers huit heures.

Filina se pencha pour embrasser l'enfant, ce qu'elle ne faisait pas habituellement ; et, bientôt, sa haute silhouette disparut à l'orée du bois. Il marchait à grands pas suivant des sentiers connus de lui seul, et il mit plus de deux heures pour atteindre la route qui menait à la station du chemin de fer. Soudain, il s'arrêta et ses regards cherchèrent, au sommet du rocher, une vieille croix de fer dont la silhouette se détachait sur le ciel. La puissance du souvenir est insaisissable et ce regard suffit à Filina pour faire revivre en son esprit, comme s'il datait de la veille, le moment où il s'était tenu au pied de cette croix, alors qu'il était un garçon de dix-neuf ans. Un désir irraisonné lui vint alors, de monter jusqu'au sommet du rocher et de contempler, de là, le chemin qu'Yvan avait suivi pour aller dans ce pays lointain d'où il ne devait plus revenir. Il s'était embarqué sur l'infortuné navire qui avait fait naufrage et, comme celui de la triste charrette, s'enfonçait à jamais dans l'abîme des flots. Suivant une impulsion, l'oncle Filina gravit le rocher et, un quart d'heure après, il était agenouillé près de la croix, pressant son front brûlant contre le granit du socle. La douloureuse angoisse l'étreignait, menaçant de submerger en lui la joie du salut, mais tout à coup, il crut entendre chanter près de lui ces paroles bien connues : « Ma foi regarde à Toi ». Aussitôt la paix rentra dans son cœur avec l'assurance que ses péchés étaient vraiment pardonnés par la mort du Christ sur la croix. Filina faisait-il donc ici, alors que la mère d'André se mouvait au moment où son père arrivait vers elle à travers les océans ? N'allait-il pas risquer de manquer son arrivée en s'attardant ici ?

Filina se releva, secoua la poussière qui s'était attachée à son habit de dimanche et, passant son bras autour de la Croix, il jeta, comme jadis, un regard sur l'étroit sentier qui descendait en serpentant. Il aperçut alors quelqu'un qui gravissait ce sentier : c'était un homme grand et mince, aux allures de citadin. Il venait de retirer son chapeau et regardait dans la direction où se trouvait, autrefois, la cabane de Filina, mais où l'on ne voyait plus, sous l'herbe et les ronces, que les traces d'un incendie. L'étranger était vêtu de noir ; sa tournure n'était pas étrangère à Filina qui poussa une exclamation, en l'apercevant ; puis il ferma les yeux et ne les rouvrit qu'en entendant un pas tout près de lui ; il lâcha alors le pied de la Croix, auquel il était toujours cramponné, croisa les bras sur sa poitrine et attendit que l'étranger fût en face de lui.

— Bonsoir, s'écria ce dernier.

Un cri lui répondit, cri de joie et de détresse, tout à la fois.

— Yvan ! . . .

— C'est toi Pierre ! et deux bras se nouèrent autour du cou du berger.

— Yvan ! tu es donc vivant ! Est-ce possible ?

— Mais oui, Pierre, je suis vivant et je reviens enfin au pays. J'ai trop tardé peut-être, mais j'ignorais que la bien-aimée qui nous avait séparés autrefois, n'était plus de ce monde. Et maintenant, je viens chercher les trésors qui sont sous ta garde.

— Les trésors ? répéta Filina, qui ne savait pas s'il rêvait ou s'il était éveillé. Le visage qu'il contemplait avait vieilli et s'était légèrement transformé, mais la voix d'Yvan était restée la même et résonnait à ses oreilles comme une délicieuse musique.

— Nous attendons aujourd'hui, reprit-il, le père Mme Slavkovsky, et je vais à son rencontre.

— Et tu ne sais pas, bien sûr, que ce père, c'est moi ?

— C'est toi . . . Yvan ? . . . Je ne comprends plus.

— Je le crois, mon Pierre. Mais comme tu as changé ! Que tu es devenu fort et vigoureux ! Je ne t'aurais pas reconnu, bien que tu aies toujours ta même voix et tes yeux d'aigle sous leurs épais sourcils.

— Mais, dis-moi Yvan, comment n'es-tu pas mort ? Le navire qui te portait a fait naufrage !

— C'est vrai, le bateau a sombré mais j'étais paré avec les quelques passagers qui ont été sauvés et recueillis par un autre navire. Dieu ne veut pas la mort du pêcheur, mais qu'il se repente et qu'il vive. Il en a été ainsi pour moi. En arrivant en Amérique, j'ai trouvé tout de suite du travail à la ferme de M. Slavkovsky et je sais que ma fille t'a tout raconté de ce qui a suivi. Quand M. Slavkovsky apprit que les miens me croyaient mort, il me conseilla de prendre son nom afin qu'on ne puisse retrouver ma trace. J'acceptai et c'est ainsi qu'Yvan Probylinsky disparut pour faire place à Stephan Slavkovsky. J'étais bien certain alors que je ne reviendrais plus au pays, comme nos parents l'avaient désiré. Ivka était ta femme et, bien que non converti alors, je comprenais pourtant combien il eût été dangereux et coupable de ma part de vivre près d'elle.

Slavkovsky se tut et Filina soupira profondément.

— Tu voulais passer pour mort ; et, pendant ce temps, toute ma vie était empoisonnée par l'idée que j'avais été un meurtrier, comme Caïn.

— Mais, pourquoi cela ?

— Parce que, pour la seconde fois, c'est moi qui t'avais précipité dans l'abîme puisque j'avais été cause de ton départ pour l'Amérique. Si je ne t'avais pas malhonnêtement devancé auprès d'elle, tu aurais épousé Ivka et vous auriez été heureux ensemble, car elle t'aimait et, près de moi, elle a été minée par le chagrin. Mon père n'a pas vécu longtemps après ton départ ; quant à ta mère, je l'ai soignée de mon mieux jusqu'à sa mort sans pouvoir remplacer, pour elle, le fils disparu. Vois-tu l'emplacement de notre ancienne maison où nous avons vécu de si beaux jours ? Lorsque j'ai pris la place que j'occupe encore actuellement, j'avais loué la maison à un voisin et c'est lui qui l'a laissée brûler. Rien ne m'a poussé à la reconstruire, puisque je me trouvais absolument seul au monde.

Les deux hommes, assis côte à côte sur la marche de pierre, restèrent un long moment silencieux ; puis Slavkovsky reprit :

— Pardonne-moi Pierre ; j'ai eu tort de disparaître comme je l'ai fait, et je vois que je t'ai causé beaucoup de souffrance. Pendant que je te croyais pleinement heureux près d'Ivka et de nos parents, au milieu de nos belles montagnes que je n'ai jamais pu oublier et, peut-être entouré d'une bande d'enfants, tu vivais triste et solitaire. Je n'aurais pas dû vous laisser sans nouvelles de moi. Un jour j'appris indirectement la mort de ton père et j'écrivis immédiatement à ma mère, mais la lettre ne partit pas. Je m'imaginais agir avec noblesse à votre égard alors que mon cœur était encore rempli d'orgueil. Ainsi j'ai fait souffrir inutilement ma mère, mais j'en ai porté la peine, le jour où ma fille unique m'a abandonné . . . et c'est au bout de dix ans que je vais la retrouver ! . . .

Filina sursauta :

— Il faut partir Yvan, s'écria-t-il ; ne nous pas plus longtemps. Si tu es venu à pied, il nous du temps pour arriver à la maison.

— Non, je ne suis pas venu à pied, répartit sky, en se levant aussi. J'ai pris une voiture et au cocher de m'attendre sur la route. Allons nous continuerons à causer en chemin.

Ils parcoururent alors ensemble ces belles gnes, si chères à leur cœur, mais ils ne songeaient les admirer, car Filina avait une triste nouvelle mettre à son frère et celui-ci apprit, avec douleur quel état il allait retrouver sa fille et que le seul avait la puissance de la retenir ici-bas.

Comment décrire la détresse de ce père lorsqu'il se pencha du lit de sa fille bien-aimée et dut lire sur son pâle visage la réalisation de tout ce qu'il lui avait dit autrefois. Le soleil couchant inondait la chambre de ses derniers rayons l'homme agenouillé dans ses mains. Personne n'osait troubler une si douce douleur ; quand, tout à coup, la jeune femme ouvrit ses yeux et se mit à chanter doucement un cantique qu'elle avait récemment appris aux garçons :

Seul refuge de mon âme,
Je veux m'appuyer sur Toi.
La paix que mon cœur réclame
Est à tes pieds, ô mon Roi !
Jésus, mon Sauveur que j'aime,
O toi qui mourus pour moi,
Je te donne mon cœur même,
Ce cœur qui n'est plus qu'à Toi.

M. Slavkovsky pleurait silencieusement et to

raient avec lui. Mais le chant reprit et, graduellement, les larmes séchèrent ; dans la petite chambre on sentait une invisible présence, celle du Roi de gloire, du Prince de Paix, du divin Médecin.

Il n'est aucune autre chose
Qui puisse apaiser mon cœur :
Sur Toi seul je me repose,
Sur Toi, mon puissant Sauveur !

Le chant s'arrêta et la malade, dont les yeux fixaient la fenêtre, dirigea son regard sur le visage de l'homme agenouillé près de son lit.

— Marie, mon trésor, ne me reconnais-tu pas ? interrogèrent les lèvres tremblantes, avec une tendresse infinie. Un instant le regard de la malade resta indécis. La porte s'ouvrit alors pour livrer passage au docteur qui eut un mouvement d'effroi, à la vue de la scène qui s'offrait à lui. Mais une clarté soudaine illumina les traits de la jeune femme tandis qu'elle s'écria :

— Mon père ! mon père chéri ! . . . Elle se releva, en ouvrant les bras, mais elle serait tombée en arrière sans l'étreinte vigoureuse de son père. La tête appuyée contre sa poitrine, elle se blottit vers lui, comme un petit oiseau se réfugiant sous les ailes de sa mère.

— Tu es venu ! tu as pardonné ! tu m'aimes toujours ! Ah ! cette fois, je ne m'enfuirai plus, je ne m'éloignerai plus de toi. Le Seigneur Jésus a eu pitié de moi, Il m'a sauvée. Maintenant je puis mourir.

— Il ne s'agit pas de mourir, interrompit le docteur. Vous n'avez pas seulement présenté André à votre père et le pauvre enfant ne peut plus contenir son impatience.

A ces mots, la jeune femme tressaillit comme vigueur nouvelle lui était insufflée : elle étendit vers le petit garçon blotti à la tête du lit.

— Mon André ! Viens voir grand-papa, qui est chez nous.

André se trouva entre les bras de son grand-père, très surpris de ne pas voir un vieillard à barbe mais un homme imberbe, encore jeune et de fraîche apparence. Pour la première fois, l'enfant réalisa la douceur de recevoir les baisers d'un père et de se sentir entouré de force et de sécurité.

XII

La nouvelle du retour inattendu d'Yvan s'était rapidement répandue dans les alentours. Bien des gens avaient connu le père de Filina et ils se rappelaient très bien le jeune homme qui était parti chercher fortune en Amérique et avait trouvé la mort dans un naufrage. Aussi apprirent-ils avec stupéfaction son retour après trente ans d'absence. C'était comme si le grand matin de la Résurrection était arrivé, celui dont il est écrit que l'abîme et la mort rendront leurs victimes.

Yvan disait qu'il était venu chercher sa fille et son petit-fils ; mais maintenant qu'il avait respiré l'air des montagnes natales, pouvait-il vraiment songer à repartir ? Après avoir vécu tant d'années au loin, comme un proscrit, allait-il retourner à l'étranger, alors qu'on n'est jamais mieux que dans sa patrie ?

Mais qui pourrait décrire la surprise des trois garçons en apprenant que Slavkovsky n'était autre que le fameux Yvan dont l'oncle Filina leur avait si souvent parlé ? Quand Palko l'eut compris, il dut s'enfuir dans les bois pour y pleurer à son aise. Sa joie était si grande de savoir l'oncle Filina enfin consolé, ayant retrouvé son frère, après l'avoir cru mort pendant si longtemps ! Une chose encore réjouissait le cœur du jeune homme : c'est qu'il n'était plus seul à lire et à expliquer l'Evangile ; il pouvait s'asseoir aux pieds de l'oncle Yvan — qu'il aimait déjà beaucoup — et entendre de sa bouche

les paroles d'espérance et de foi. Quant à André, il était enchanté de penser que Filina et Pierre étaient cousins ; les deux garçons se sentaient, par là, unis que jamais.

Lorsque, pour la première fois, Mme Slavkovsky reprendre le chemin du chalet, la joie fut générale.

— Je comprends maintenant, disait la jeune femme, pourquoi je me suis tout de suite sentie chez moi et comment je me suis vite attachée à vous, oncle Pierre, vous aimant d'une affection filiale. Filina fut ravie à lui raconter toute l'histoire de sa jeunesse et celle d'Yvan. Celui-ci ajouta :

— Je regrette d'être resté aussi longtemps sans donner signe de vie aux miens, mais il faut reconnaître que le Seigneur Jésus sait tout conduire à merveille et que les choses ont tourné pour notre bien, puisque mon frère Pierre ici, et moi en Amérique, nous avons tous deux été saisis par Lui. C'est ainsi qu'Il amène les Siens au port désiré.

Il fallut montrer à Yvan le domaine de son petit oncle, et, lorsque la mère d'André fut suffisamment rassurée pour les accompagner, ils allèrent tous jusqu'au chalet. Palko et Pierre étaient aussi de la partie et les deux garçons s'amusèrent dans le parc, avec des balles de tennis portées d'Amérique. Pour Mme Slavkovsky, une chaise longue avait été préparée à l'ombre des châtaigniers afin qu'elle pût se reposer comme le docteur l'avait commandé. Elle pouvait suivre, de là, le jeu des enfants et, de temps à autre, André venait en courant vers elle, cachait sa tête bouclée contre son cœur, l'embrassait tendrement et repartait joyeusement retrouver ses camarades. Que de bonheur il y avait dans ce cœur d'enfant demeuré si longtemps triste et délaissé !

Le régisseur faisait, pendant ce temps, les honneurs de la ferme, des écuries et des étables. Il s'aperçut vite que le père de Mme Slavkovsky était très au courant de tout ce qui touchait une exploitation agricole, surtout quand ce dernier déclara comme conclusion à sa visite : « Il y aura fort à faire pour remettre tout ici sur un bon pied ».

La cuisinière du château avait préparé un magnifique repas qu'on servit sous les châtaigniers, pour éviter toute fatigue à Mme Slavkovsky. Le château avait été acheté avec tout ce qu'il contenait et l'orgueilleuse Comtesse de Gemersky, la grand'mère des derniers propriétaires, se serait retournée de colère dans sa tombe si elle avait pu voir son linge damassé et sa vaisselle précieuse servant à ces Slovaques roturiers. Mais ceux-ci ne s'en mettaient pas en peine et dinaient fort gaie-ment. L'oncle Filina ne mangea pas beaucoup, occupé qu'il était à observer le manège d'André qui veillait à ce que ses camarades ne manquassent de rien. Mme Slavkovsky jouissait aussi de ce spectacle et il fallut que le docteur intervînt pour lui rappeler de manger. Seul M. Slavkovsky paraissait préoccupé et semblait se forcer pour prendre part à la conversation.

Lorsque, après le repas, les garçons retournèrent à leur jeu, en y conviant les deux fils du régisseur, M. Slavkovsky s'engagea dans la belle allée de châtaigniers et s'arrêta tout au bout, à l'endroit d'où l'œil embrassait le vaste et beau jardin, passablement délaissé. S'étant découvert, il se mit à prier et comme il finissait, il vit Filina, debout à côté de lui.

— Y a-t-il quelque chose qui te déplaît, mon frère ? demanda le berger. Trouves-tu que le château a été

payé trop cher, en découvrant combien tout est abas
donné ?

— Non, non, mon frère, je trouve au contraire qu
malgré cela, le château a été acheté au-dessous de s
valeur, répondit M. Slavkovsky, en souriant.

— Pourtant, tu ne me parais pas content ?

— Je suis seulement préoccupé et c'est ce souci qu
je viens d'apporter à notre divin Maître. Me voici dor
apaisé, car je sais qu'Il dirigera tout pour le mieu
Mais, je puis te dire, Pierre, ce qu'il en est, pourv
que tu le gardes encore pour toi. Ma fille, je le voi
bien, est encore trop faible pour que je songe à l'en
mener ; le bon air de nos montagnes la fortifiera mieu
que bien des remèdes et mon petit-fils non plus, n'a pa
besoin d'aller en Amérique, puisqu'il aura largement
de quoi vivre ici. Mais, si Marie veut exploiter ce do
maine, il faut qu'elle cherche un intendant capable, c
qui n'est pas facile à trouver. Alors, je me suis demand
si elle avait besoin d'un intendant, puisqu'elle a un pèr
encore jeune et robuste qui s'entendrait aussi bien
diriger une propriété en Europe.

— Quelle bonne idée ! s'exclama joyeusement Filina

— Mais il peut y avoir de grands obstacles à ce pro
jet. Ma ferme d'Amérique appartient en partie à mo
beau-frère Adalbert, mais je l'indemniserai et il n'
aura pas de difficultés de ce côté-là. Seulement, il y
ma chère femme ; elle est née en Amérique et il n'es
pas dit qu'elle veuille quitter son pays. Je ne voudrai
en rien la contraindre. Il faut donc que je lui soumett
la chose ; et, si elle m'envoie une réponse favorable, j
partirai pour aller la chercher. Nous vendrions notr
ferme et placerions le capital, car il serait inutile d'e
acheter une ici ; le domaine est assez important pou

nous nourrir tous. Comme intendant, j'aurais mon pain assuré, ainsi que celui de ma chère Agnès, qui pourrait enfin se reposer. Elle a suffisamment travaillé pour toute sa vie.

— Je vais prier, jour et nuit, pour que Dieu incline le cœur de ta femme et que ce projet puisse se réaliser, ne serait-ce que pour que nous apportions un peu de lumière dans les ténèbres qui nous entourent. Ici, les gens vivent loin de Dieu et ne s'occupent pas de leur âme. Nous nous demandions ce que nous allions devenir, après le départ de Palko. Tu le remplacerais si bien !

— Je ne sais, car le Seigneur Jésus a, dans la personne de Palko, un serviteur remarquable. Je n'ai pas une aussi large mesure du Saint-Esprit que lui, mais j'ai, en revanche, une plus longue expérience. Ces dix dernières années de souffrance m'ont beaucoup rapproché de Celui qui pouvait, seul, me consoler. Moi aussi, j'aimerais être un témoin du Christ dans mon pays natal et cela me fait espérer que ma chère Agnès entrera dans mes vues. Et, finalement, la prédiction de notre père se réalisera : « Quand Yvan aura gagné un peu d'argent en Amérique, il reviendra et les deux frères travailleront ensemble. » Sais-tu quelle sera la première chose que je ferai si j'arrive à me fixer ici ?

— Laquelle ?

— Je rebâtirai notre ancienne cabane. Je ne veux pas qu'elle reste en ruines et nous la préparerons pour Pierre, auquel tu donneras certainement aussi le champ qui se trouve à côté. Il faut que nous fassions quelque chose pour l'avenir de ce garçon.

XIII

Certaines semaines passent avec une rapidité déconcertante et ce fut le cas pour nos amis, dans les jours qui suivirent.

Au cours d'une de ces semaines, l'oncle Filina accompagna Palko chez lui et eut ainsi l'occasion de faire la connaissance de sa famille. Le grand-père Juriga vena justement de voir rentrer au pays un de ses fils, de retour d'Amérique avec sa famille. Ils se réjouirent tout du retour de Palko. Sa mère et sa grand-mère ne cessèrent de l'embrasser et le vieux Juriga lui-même pleura lorsqu'il le serra dans ses bras. Lesina confia à Filina son souci qu'il se faisait pour sa femme, à l'idée qu'elle devrait habiter avec sa bruyante belle-sœur et supporter la présence de deux enfants très mal élevés. Filina lui conseilla alors de venir passer l'hiver dans sa maisonnette de la montagne, avec sa femme, la mère de celle-ci et Palko. Mme Slavkovsky consentirait sûrement à lui abandonner le bois attenant, en attendant qu'il trouve une autre occupation. Les meubles et ustensiles de ménage seraient fournis par le château. Il suffirait donc d'apporter des vêtements et quelques objets personnels.

Tous se montrèrent très reconnaissants de cette suggestion.

C'est aussi au cours de ces mémorables semaines que Mme Slavkovsky s'installa au château avec son père et

la tante Moravetz. Chaque matin elle se rendait au chalet et y passait la journée ; parfois elle y restait pour la nuit auprès d'André et, d'autres fois, c'était lui qui se rendait au château. A l'instigation de M. Slavkovsky, bien des changements y avaient été apportés. Le jardinier s'était mis résolument au travail, après avoir reçu les directives et les avances nécessaires et, quinze jours après, le jardin était déjà transformé. Les réparations les plus urgentes aux bâtiments avaient été effectuées et bien des rangements étaient faits, au cours desquels on avait découvert tout ce qui était nécessaire pour installer la maisonnette de Palko. Même une jolie niche avait été aménagée pour Dunaj, afin de l'abriter les jours de pluie.

C'était encore un beau soir d'été et, devant le chalet, un feu avait été préparé en plein air. Filina avait rassemblé tout le personnel et annoncé qu'une fête allait avoir lieu. Personne ne savait ce que signifiait cette fête, mais chacun s'apprêtait avec joie à y prendre part. André et Pierre arrivaient de chez Lesina et Palko était avec eux. Fidèle et Dunaj gambadaient au-devant. Les garçons avaient passé l'après-midi chez leur ami et revenaient chargés de présents : une lance qui permettait d'envoyer de l'eau jusqu'au sommet des arbres, des moutons en bois qui bêlaient, une boîte de pruneaux farcis à la noix, que la grand'mère de Palko leur avait donnés et qu'André déclarait exquis.

— Aujourd'hui, maman a eu une grande joie, raconta André à son ami Palko. Il est enfin arrivé une lettre de ma grand'mère d'Amérique et elle y a joint un petit mot pour moi, très gentil ; je te le montrerai demain.

— Bien volontiers.

— Je ne sais ce que ma grand'mère a écrit à Maman

mais, quand elle a lu la lettre, elle a vite couru vers son grand-papa et s'est jetée à son cou en riant et en pleurant. Ils ne voulaient sûrement pas que je sache qu'ils disaient, car ils parlaient anglais. Nous finîmes bien par le savoir et, en attendant, oncle Filina nous annonça une fête.

— Nous connaissons un nouveau chant qui est très beau et qui plaira, je crois, à tout le monde, ajouta Pierre.

Ce fut une bien belle fête. On commença par rôti deux moutons à la broche, puis l'oncle Filina fit passer des fromages ; Mme Slavkovsky distribua des poires et des prunes, tandis que Stévo avait apporté des cruches d'eau minérale, qu'on offrit après le rôti. Enfin tante Moravetz fit circuler de délicieux petits gâteaux.

La mère de Palko, ainsi que son père et sa bonne vieille grand'mère faisaient partie du grand cercle, assis autour du feu de bois. M. Slavkovsky pria, puis lut dans la Bible le Psaume 103 qu'il développa en insistant sur la bonté de Dieu. On chanta alors quelques beaux cantiques et ce fut au tour de Palko de lire dans le Nouveau Testament. Il avait choisi le passage qui raconte la conversion de Corneille et de toute sa maison. Palko expliqua combien Corneille devait être triste lorsque, malgré toutes ses prières et ses bonnes œuvres, il était encore éloigné du Seigneur Jésus et combien sa joie dut être grande quand, par le moyen de l'apôtre Pierre, il reçut le Seigneur dans sa maison et dans son cœur. Sur un signe de Mme Slavkovsky, on entonna un cantique que Palko ne connaissait pas encore et qui s'adaptait à merveille à son explication.

Jésus a dit : « Venez à moi — Cœurs travaillés, cha-

gés, Acceptez mon joug par la foi — Vous serez soulagés ».

Je suis allé, tel que j'étais,
Las, souffrant, malheureux ;
Et j'ai trouvé sa douce paix.
Il m'a rendu joyeux.
etc. . . .

Le chant s'acheva et un silence solennel suivit. Sur les visages éclairés par la flamme, on pouvait lire quels étaient ceux qui avaient fait l'expérience personnelle des paroles qu'on venait de chanter. Le ciel était couvert de nuages et, dans le lointain, brillait de temps à autre la brève lueur d'un éclair. L'orage était éloigné, et c'était à peine si on percevait parfois le sourd grondement du tonnerre.

L'oncle Filina se leva alors et, après avoir fait monter vers Dieu une prière d'actions de grâces, il annonça qu'il allait faire connaître le sujet de cette fête, dont il était personnellement très heureux. Mme Slavkovsky n'était pas seule à se fixer dans ce pays, mais son père avait décidé de s'y établir aussi. M. Slavkovsky allait donc partir le lendemain pour l'Amérique et, dès qu'il aurait mis, là-bas, de l'ordre dans ses affaires, il reviendrait en ramenant sa femme pour s'installer définitivement au pays natal. En faisant cette communication, l'oncle Filina avait les yeux pleins de larmes, bien que sa joie fût visible.

Celle que son allocution provoqua ne fut pas moindre. André embrassa avec transport sa mère, son grand-père et l'oncle Filina.

— Nous restons ici ! s'écria-t-il. Nous ne quittons

pas nos belles montagnes ! Nous ne nous séparons pas de l'oncle Filina, ni de Palko !

— Oui, mon enfant, nous restons ici à témoigner et travailler pour le Seigneur Jésus.

Qui donc avait prononcé ces dernières paroles ? Mn Slavkovsky ou son père ? Qu'importe ! puisque leurs deux cœurs s'accordaient avec bonheur dans cet engagement.

Un peu plus tard, le feu était éteint, l'orage grondait toujours dans le lointain, mais les nuages s'étaient effués et les étoiles brillaient au-dessus du chalet. Lorsqu'il fit sa ronde habituelle, il arriva près du banc sur lequel il avait trouvé Mme Slavkovsky, quelques semaines auparavant. Elle y était assise, ce soir-là, comme d'habitude, mais, cette fois, son père était auprès d'elle. Son père terrestre qu'elle avait retrouvé après s'être d'abord réconciliée avec son Père Céleste. Quand Filina les vit, il voulut se retirer, mais ils l'appelèrent.

— Nous savions que tu allais venir, lui dit son frère en lui faisant place sur le banc. Marie a quelque chose à te demander.

— A moi ? dit l'oncle étonné.

— Oui, à vous, cher oncle. Je vous en prie, laissez vos troupeaux et venez habiter avec nous. Vous aurez la surveillance générale du domaine, et nous ne formerons qu'une famille.

La voix était persuasive, mais le berger secoua la tête.

— Je vous remercie, ma chère fille, et suis tout disposé à ne former qu'une famille avec vous. Mais, laissez-moi mon emploi. J'ai été heureux de me donner cette tâche quand j'étais un pauvre homme, solitaire

et c'est en lui que j'ai souvent trouvé ma consolation. J'aime ce travail parmi les brebis et la nature : j'y ai été élevé et je vous demande d'accepter que je reste un simple pâtre, alors que vous êtes des châtelains. Je gagne très largement ma vie, j'ai un toit et, désormais, je ne me sentirai plus isolé puisque vous serez près de moi. Vous viendrez chez moi et j'irai chez vous, surtout quand tu seras de retour, mon cher frère. Maintenant, j'ai une demande à vous faire : si vous avez plus que le nécessaire, payez les études de Palko. Son père souffre de ne pouvoir le faire. Je sais que les dons que Dieu lui a départis valent mieux que ce qu'il pourra apprendre à l'école, mais il me semble que s'il étudie, avec la foi qu'il possède, il pourra devenir une lumière pour la gloire de Dieu.

— Je vous remercie, oncle Filina, j'y avais déjà pensé, mais je n'osais en parler à son père. Et, prenant la main rugueuse du berger entre les siennes, la jeune femme ajouta : « Croyez que je suis prête à tout pour rendre service à Palko. Il nous a apporté, de la part de Dieu, le salut. Puisse-t-il, avec Son aide, l'apporter à des multitudes !

Lentement la nuit descendait sur la terre. On n'entendait, de temps à autre, que le son d'une flûte de berger. Stévo, qui était de garde cette nuit, jouait une mélodie douce et nostalgique :

— Si je savais où s'enfuit la nuit, j'irais la chercher.

Mais, si la nuit s'enfuyait, après elle allait luire un jour nouveau avec des grâces nouvelles pour ceux qui appartenaient au Seigneur et qu'Il allait revêtir de Sa Puissance.

Oh ! que toute âme se donne à Lui !

— FIN —

IMPRIMERIE DE LA MISSION EVANGELIQUE DES ALPES FRANÇAISES

26160 — La Bégude de Mazenc — Dépôt légal 1^{er} trimestre 1979 — N° d'impression 7913